





DISCOURS

SUR VOLTAIRE

ENVOYÉ

AU CONCOURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AVEC CETTE DEVISE :

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA;

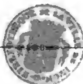


PAR ROMAIN-CORNUT,

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE PARIS.

> Je n'ai écrit pour plaire à aucune école, ni pour flatter aucun parti; j'ai écrit pour ma pensée. Nul triomphe ne vaut les joies d'une conviction sincère, disant avec indépendance ce qu'elle croit vrai, juste et honnête.





LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,

PARIS, RUE DU POT-DE-FER ST-SULPICE, 8. | LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

1844

PARIS. — IMPRIMERIE DE E.-J BAILLY, PLACE SORBONNE, 2.

AVERTISSEMENT.

Ce discours a été envoyé au concours de l'Académie française, et n'a eu l'honneur d'obtenir aucune mention. En le publiant, je ne crois point manquer de respect à l'auguste assemblée. Il est évident, pour tout le monde, que la question littéraire est dominée, ici, par la question philosophique et religieuse. Quel qu'ait pu être le sentiment de l'Académie sur le mérite de mon discours, comme œuvre d'art, je l'accepte avec une soumission sincère. Mais je ne puis me résigner de même en ce qui touche aux idées et aux principes, et à la manière dont j'ai apprécié Voltaire et ses œuvres. Sur toutes ces choses, les opinions sont assez divisées, au dehors de l'Académie et dans son sein même, pour qu'un discours non admis par elle puisse, sans trop de témérité, peut-être, sortir du silence qui lui a été fait.

Je n'ai écrit pour plaire à aucune école, ni pour flatter aucun parti ; j'ai écrit pour ma pensée. Nul triomphe ne vaut les joies d'une conviction sincère, disant avec indépendance ce qu'elle croit vrai, juste et honnête.

Je répète ici, avec plus de bonheur, ma devise si chrétienne et si française :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

DISCOURS

SUR

VOLTAIRE.



Il y a dans la vie des peuples certains moments d'enthousiasme brusque et soudain, qui paraissent les surprendre et les emporter, en quelque sorte, à leur insu. Tout à coup, sans qu'on puisse trop savoir pourquoi ni comment, une nation entière se prend d'un enchantement subit qui la précipite dans des voies nouvelles. C'est une espèce de fureur indocile contre ce qui fut, une confiance aveugle dans ce qu'on rêve, et comme un parti pris de tout risquer, plutôt que de ne changer pas.

Au milieu de ce travail des esprits et dans cette impatience universelle, qu'il se trouve un de ces

hommes nés pour agiter le monde, et qu'on voit apparaître comme des prodiges, aux époques marquées pour quelque grand changement dans les destinées des peuples : doué d'une sensibilité ardente, d'une intelligence vive et féconde, d'une parole claire, pénétrante et variée à l'infini; actif, remuant, audacieux; terrible à ses adversaires, craint et obéi de ses amis; habile à se créer des influences, à se ménager des protecteurs, à s'entourer de partisans; se faisant bien venir des grands par la flatterie, et du peuple par la liberté de ses écrits; se pliant à tout pour parvenir à ses fins, souple et fier, calme et violent, tolérant et absolu, impie par nature, dévot quelquefois par calcul. Appelé à régner sur un siècle ami de la philosophie et des lettres et fou du bel esprit, qu'il paraisse avoir embrassé le cercle entier des connaissances humaines; et qu'il en ait, en effet, effleuré toutes les surfaces, avec cette légèreté hardie, cette vivacité brillante qui a l'air d'approfondir ce qu'elle ne fait que toucher, se rit des difficultés qu'elle ignore, et croit les avoir franchies, parce qu'elle les a tournées. Sachant assez pour paraître savoir beaucoup, et assez peu pour ne douter de rien, qu'il soit toujours prêt à combler les vides de sa science par les ressources infinies de son esprit; ne reculant devant aucune inconséquence, ne s'effrayant d'aucune contradiction; trop habile pour jamais se défendre, ne répondant aux réfutations que par de nouvelles attaques, tou-

jours sûr de vaincre, tant qu'il peut plaisanter; déjouant ses ennemis par la ruse et l'audace, les déconcertant par ses âpres saillies, les immolant sous le fouet de ses railleries sanglantes, et les marquant enfin du sceau de ses vengeances, comme des victimes publiques destinées à servir d'exemple, pour tenir dans la réserve et le respect ceux qui voudraient les imiter. Qu'aucun des prestiges de la parole ne lui soit refusé; que son imagination abondante et facile se plie à tous les tons et à tous les sujets; et que la prodigieuse fécondité de sa plume tienne le monde soixante ans étonné, comme dans un charme et un transport continuel.

A cet homme armé déjà de facultés si puissantes, donnons encore cette espèce d'organe supérieur, marque distinctive de tous ceux que la nature prédestine à une grande influence, qui les met en relation secrète d'idées et de sentiments avec tout ce qui les entoure, leur fait pressentir les hommes et deviner leur siècle, et les établit dans une sorte d'harmonie et d'équilibre avec le milieu dans lequel ils vivent.

Que cet homme se trouve: et reconnaissant en lui tous ses goûts et tous ses instincts, toutes ses opinions et tous ses préjugés, tous ses vices et toutes ses vertus, son siècle ira, pour ainsi dire, de lui-même à sa rencontre, le saluera pour chef, presque dès le berceau, et s'adorant lui-même dans son image, lui gardera, jusqu'à la fin d'une vie séculaire,

la fidélité de son admiration et de son culte. Toutes les gloires des siècles passés seront abaissées devant lui. Les imaginations surprises par je ne sais quel mélange de qualités contraires, croiront qu'il n'a rien paru d'aussi grand ; parce que rien n'aura paru, en effet, d'aussi extraordinaire. Ne trouvant rien de semblable qui puisse lui être comparé, on le jugera supérieur à tout. L'enthousiasme, enfin, sera porté à son comble; et la foule idolâtre, n'y pouvant rien de plus, brisera un jour, au bruit de ses applaudissements, la frêle enveloppe du vieillard, et forcera son dieu à *mourir de plaisir* (1).

Je ne condamne pas ce généreux entraînement des esprits : je le constate seulement, pour récuser les jugements qu'il a dictés, comme empreints d'une exagération sincère sans doute, mais manifeste, et impossible peut-être à éviter.

A quel tribunal appellerons-nous de ces illusions du moment? La postérité seule, dans son impartialité souveraine, juge en dernier ressort ces grands procès de renommée et de gloire. C'est sous ce haut patronage du temps et de l'humanité qu'il faut placer les hommes qui ont pris, comme

---

(1) Voltaire, de retour à Paris après vingt ans d'absence, se rendit au théâtre pour assister à la représentation d'*Irène:* il fut accueilli par les applaudissements de toute la salle : « L'âme sublime et passionnée de Voltaire, dit « Condorcet, fut attendrie de ces tributs de respect et de zèle. *On veut me* « *faire mourir de plaisir*, disait-il. » La secousse fut, en effet, trop forte; sa santé alla toujours s'affaiblissant, et deux mois après il mourut.

Voltaire, une si grande part et joué un si grand rôle dans les dissentiments profonds de l'esprit, qui diviseront éternellement les peuples et les siècles. Mais que la postérité se fait tard pour ces hommes! et que la paix de la tombe les protége mal, même après des années déjà longues! Non, la postérité, avec sa justice calme et suprême, ne s'est pas encore levée sur la tombe de Voltaire. Je le vois à l'émotion et au trouble que ce nom seul jette encore au milieu de nous, dès qu'il y retentit pour la louange ou pour le blâme. Que de passions ardentes! que de rancunes de partis! que de jalousies d'école! Sans doute, le charme est rompu, et le prestige de l'homme et des idées s'est enfui. Une expérience toujours sévère, très-souvent terrible, a dissipé les vaines théories avec leurs naïves espérances. Il se fait dans le monde un mouvement étrange, mal déterminé encore, mais qui s'éloigne évidemment du siècle précédent: et j'aperçois dans les esprits comme un dédain superbe des hommes de ce temps et de leurs œuvres, qui tolère à peine leur nom, et ne permet presque plus à personne d'invoquer leur autorité.

Mais n'est-il pas à craindre que la violence même de cette réaction nous rende aussi injustes à notre tour? Et pouvons-nous répondre d'être pleinement désintéressés, dans des questions qui sont encore là devant nous, toutes vivantes? Il ne s'agit pas ici, en effet, d'une de ces philosophies spéculatives, qui,

parcourant en liberté les régions faciles de l'idéal, se livrent, là haut dans les airs, de grands et innocents combats dont le bruit se perd au milieu des nuages. La philosophie du dix-huitième siècle a été, surtout et avant tout, une philosophie d'application et d'action, une philosophie de guerre. D'une main hardie, elle a porté la cognée au pied même de l'arbre sous lequel s'abritait, depuis mille ans, la société tout entière; et lorsqu'elle en a eu coupé sous terre les racines, il n'a plus fallu que de l'audace à ses successeurs pour le mettre à bas, et en briser tous les rameaux. En revendiquant l'honneur incontestable de cette immense révolution, la philosophie du siècle dernier reste aussi responsable, à nos yeux, de ses excès et de ses malheurs. Et il faut le dire : toutes ces choses sont encore trop voisines; et, par nous ou par les nôtres, toutes nos existences s'y rattachent de trop près, pour que nous puissions nous flatter d'être justes et calmes.

Quant à moi, s'il m'est permis de le dire, sondant mon cœur et ma conscience, je me sens la volonté bien franche et bien ferme d'exposer ma pensée tout entière, sans nul souci des hommes et des préjugés. Mais, quel que soit le sentiment de mon impartialité, une secrète méfiance m'arme contre moi-même. Je me dis que la solitude profonde où j'ai vécu jusqu'ici, loin des luttes des partis et des disputes des écoles, n'a pu empêcher qu'il

ne vînt à mon oreille bien des bruits qui m'ont troublé, bien des voix qui m'ont ému.

Je ne le cacherai point : mon esprit et mon cœur portent, avec bonheur et liberté, le saint respect des vérités divines. Mais, grâce à Dieu, la valeur d'un homme ne sera jamais telle qu'on ne puisse en dire librement son avis, sans compromettre la religion. Qui que nous soyons, enfants du catholicisme ou disciples de la philosophie, nous pouvons, il me semble, juger Voltaire sans rien craindre. Qu'il ait été, ou non, un grand génie, un grand philosophe, un grand poëte, qu'importe à la religion ? et qu'importe à la philosophie? Avouons que l'une et l'autre seraient trop peu de chose, si le sentiment d'un homme, quel qu'il soit, décidait de leur vérité ou de leur fausseté, de leur gloire ou de leur opprobre.

C'est sous l'inspiration de ces sentiments et de ces pensées, que j'entreprends l'étude consciencieuse, et la critique aussi approfondie qu'il me sera possible de Voltaire et de ses œuvres. Je rechercherai quelle a été sa philosophie et sa pensée, son style et son art, sa vie et ses mœurs. En parlant du philosophe, j'oublierai l'homme et l'écrivain; et en parlant de même de l'écrivain, je laisserai l'homme à part et le philosophe aussi, autant que me le permettra l'union indissoluble de la forme et de l'idée. Mais quand je viendrai à étudier l'homme et ses mœurs, je leur demanderai de nous expliquer

le philosophe avec sa pensée, l'écrivain avec son art : et ce sera cette unité même, que j'espère montrer dans Voltaire tout entier, qui fera l'unité de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant d'entrer dans l'examen critique des œuvres philosophiques de Voltaire, il convient de rechercher quel en est l'aspect général, et jusqu'à quel point Voltaire possédait ce que nous appelons proprement l'esprit philosophique.

Trois caractères principaux me paraissent constituer l'esprit philosophique : la synthèse ou étendue de conception, la rectitude de jugement, et l'indépendance de pensée. Commençons par la synthèse.

Le mot de philosophie comprend tout ce qu'il y a de plus élevé dans les travaux de l'intelligence, de

plus profond et de plus large dans les divers objets de la science humaine. Considérée en elle-même, et d'une manière générale, on peut la définir : la connaissance des causes;

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

La recherche de la cause suprême de toutes choses, c'est la philosophie proprement dite, la haute philosophie, qui consiste dans l'étude de Dieu et de l'absolu. Appliquée ensuite à chacune des branches de nos connaissances, la philosophie consiste à trouver la cause ou la raison des faits divers qui constituent chaque science en particulier, et à les rattacher à un principe unique duquel tout découle. Toute cause, toute raison, tout principe suppose une synthèse. Le véritable caractère de la philosophie, c'est donc la puissance synthétique. L'analyse même n'a de caractère philosophique qu'à la condition de préparer la synthèse, par l'observation attentive des faits et de leurs analogies, pour arriver de là aux lois et aux principes, c'est-à-dire, à la raison et aux causes.

La synthèse est comme une grande échelle qui monte depuis la limite du néant où naissent les légers atomes, jusqu'à la plénitude de l'être, qui est Dieu. Plus un homme peut y toucher d'échelons, et plus il est philosophe; de telle sorte que pour posséder la philosophie pleine, dans toute son éten-

due, il faudrait arriver jusqu'au sommet de cette immense échelle, sans omettre un seul des degrés intermédiaires, sur lesquels se développe graduellement toute la série des êtres et des idées.

Ce prodige, que le monde attend encore, ne demandons pas à Voltaire s'il l'a réalisé. Traitons-le avec plus de justice pour lui, et plus de modestie aussi pour la faiblesse de notre nature. Ne rappelons même pas, j'y consens, ces sublimes intelligences qui ont le plus approché de la synthèse universelle : Aristote dans l'antiquité, saint Thomas dans le moyen âge, et dans les temps modernes Leibnitz. A côté de ces noms si graves, placer en philosophie le nom si léger de Voltaire, semblerait, peut-être, une ironie. Et, laissant enfin tout parallèle, demandons-nous simplement si cette puissance de synthèse, qui est la condition première de toute philosophie, se trouve dans Voltaire à un degré assez élevé, pour qu'il puisse porter convenablement le titre de philosophe. Mais, je ne sais pourquoi, le mot seul de synthèse, dans sa gravité solennelle, prend à mes yeux quelque chose de singulier et d'étrange, dès que je veux l'appliquer à cette forme d'esprit si impatiente, si mobile, si inquiète et si vive, qui s'appela Voltaire, et que tout le monde connait.

L'universalité prétendue de ses connaissances, même en la supposant réelle, ne prouverait rien. Il ne s'agit pas ici de l'universalité de mémoire, qui fait

les érudits, mais de l'universalité de synthèse, qui fait les philosophes. La véritable science universelle ne consiste pas seulement à tout savoir, mais à tout savoir avec ordre et méthode, ensemble et profondeur. L'esprit de synthèse ou de système, car ces deux mots sont synonymes, a ses dangers sans doute; mais il n'y a point de vraie science sans cela. On peut ne pas avoir cet esprit, et être un homme d'un grand sens, d'une grande pénétration, d'un grand génie même; mais on n'est pas philosophe (1).

Voltaire avait, sans contredit, une intelligence vaste et puissante; mais elle n'était vaste que par la rapidité de ses mouvements, et puissante que par son impétuosité et ses audaces. D'un ressort assez prompt et assez énergique pour courir en un instant sur toute la circonférence du monde intellectuel, et passer en un bond d'une extrémité à l'autre, elle n'avait ni la force ni l'élévation nécessaires pour se placer immobile au centre, et dominer de là, par sa hauteur, l'immensité circulaire de tout l'horizon. Capable de parcourir de grands espaces, elle ne l'était pas de les embrasser; et après avoir beaucoup aperçu, il lui manquait toujours ce coup d'œil su-

(1) Il est évident que je prends ici le mot de philosophie dans son sens le plus sévère et le plus élevé, et non dans l'acception plus restreinte que nous lui donnons quelquefois pour désigner une connaissance plus ou moins approfondie du cœur humain et de ses passions; bien moins encore dans l'acception toute particulière que lui donna le dix-huitième siècle, en confondant la philosophie avec l'opposition à la foi ou l'incrédulité religieuse.

périeur d'ordre et d'ensemble, qui couronne la philosophie et les sciences, et distingue, comme un noble apanage, les princes de l'intelligence humaine.

Le jugement est le second caractère que nous avons assigné de l'esprit philosophique. Le jugement guide la synthèse : c'est le grand régulateur de toutes les opérations de l'esprit. Il y a une synthèse dans le vrai, et une synthèse dans le faux ; et c'est toujours la synthèse. Il n'y a de jugement que dans le vrai; le jugement dans le faux n'est plus le jugement. La synthèse, sans le jugement, serait comme un vaisseau errant sur l'immensité des mers, armé de puissantes voiles, mais dépourvu de gouvernail. En philosophie comme en politique, le génie consiste à réunir ces deux qualités : l'étendue avec la justesse, voir beaucoup et voir bien.

Voltaire possédait-il cette rectitude parfaite de jugement, qui est la base de la philosophie et de toutes les choses humaines? Peu d'hommes, je l'avoue, ont paru doués d'une vue des choses plus nette et plus ferme, d'un sens pratique plus délicat et plus sûr. Si la clarté, la précision et l'énergie de la parole sont les signes infaillibles de l'excellence du jugement, quelle parole fut jamais plus énergique, plus précise et plus claire que celle de Voltaire? Et pourtant il y a dans ce jugement une faiblesse cachée, mais réelle et plus profonde qu'on ne pense. Je le vois argumenter perpétuellement des exceptions contre la règle, des

vices d'une institution contre l'institution même, ne s'apercevant pas que la correction de certains abus est souvent pire que les abus eux-mêmes, et que pour vouloir détacher une seule pierre, il ébranle tout l'édifice.

Plusieurs causes, plus ou moins puissantes, concourent à fausser dans Voltaire cette justesse naturelle du jugement, qu'on ne saurait lui contester : la violence des passions haineuses qui l'aveuglent, la mobilité de son tempérament qui l'emporte, une sorte d'inquiétude continuelle qui l'agite et ne lui laisse aucun repos, et enfin, cette tournure particulière d'esprit qui lui fait rechercher le vraisemblable plutôt que le vrai, préférer un paradoxe brillant à une vérité simple et sans éclat, faire, en un mot, de l'esprit aux dépens de la raison, et donner toujours un peu de folie au bon sens, en voulant trop l'égayer.

Qu'on me permette ici un exemple frappant de ces continuelles péripéties d'un esprit naturellement droit que la légèreté égare. Voltaire dit à la page première de son *Examen important de mylord Bolingbroke* : « Je ne dois penser que par moi-« même. Le choix d'une religion est mon plus grand « intérêt. Tu adores un Dieu par Mahomet, et toi « par le grand Lama, et toi par le pape. Eh! mal-« heureux, adore un Dieu par ta propre raison. » Et tout de suite, quelques lignes après, sur le verso même, la raison fourvoyée se ravise et écrit, sans

paraître se douter seulement de la contradiction, ces paroles si élevées, si fermes et si graves, qui réfutent à elles seules toute la philosophie du dix-huitième siècle : « Je ne suis point de l'avis du « *Whig indépendant*, qui semble vouloir abolir tout « sacerdoce, et le remettre aux mains des pères de « famille, comme au temps des patriarches. Notre « société, telle qu'elle est, ne permet pas un pareil « changement. Je pense qu'il est nécessaire d'entre- « tenir des prêtres, pour être les maîtres des mœurs, « et pour offrir à Dieu nos prières. » L'inconséquence est-elle assez flagrante? Et faut-il remarquer aussi cette incroyable distraction, après avoir dit que le choix d'une religion est notre plus grand intérêt, de conclure dans la même phrase au mépris de toutes les religions? C'est ainsi : il n'échappe pas une vérité au bon jugement de Voltaire, qu'un trait d'esprit ne vienne l'effacer. On dirait un enfant malin, qui prend plaisir à brouiller les couleurs d'un tableau, sans que l'artiste s'en aperçoive. Si l'on voulait me passer le mot, je croirais rendre très-exactement ma pensée, en disant que c'est comme un jeu puéril et une tromperie perpétuelle entre l'esprit et la raison, entre la facétie et le bon sens.

Les esprits tournés à la plaisanterie ont cela de remarquable, de ne rien dire de faux qui ne soit un peu vrai, et rien de vrai qui ne soit un peu faux. Le propre de leur talent est d'imprimer à ce mélange un caractère d'originalité singulière, vive

et piquante, qui simule la profondeur sous la bizarrerie, éblouit et fascine par ses étrangetés et ses caprices, séduit les esprits faibles, et trouble quelquefois les plus forts. N'est-ce pas là tout Voltaire, avec sa puissance et sa faiblesse, ses prestiges et ses dangers?

L'étendue de conception et la rectitude du jugement ne font point encore le vrai philosophe. Il ne suffit pas de voir beaucoup et de voir bien, il faut encore voir par soi-même : c'est-à-dire, posséder cette qualité d'esprit supérieure, qui, sans s'arrêter aux apparences et aux surfaces, cherche à pénétrer dans la réalité même et dans le fond des choses; qui ne se laisse imposer ni par les mots, ni par les formules, ni par les autorités consacrées; et qui, jugeant enfin souverainement dans sa pleine magistrature, ne s'incline que devant la puissance irrésistible de l'évidence, ou l'autorité invincible de la raison. Et c'est là ce que j'ai appelé, l'indépendance de pensée.

A ce seul mot d'indépendance, il se fait en nous un mouvement si vif de bonheur et d'orgueil, que notre âme se prévient aussitôt, se passionne et se précipite, au risque de n'embrasser souvent qu'une vaine ombre. Je ne voudrais rien ôter à ce mot de sa puissance et de son prestige. Mais il importe, et il importe beaucoup de se tenir en garde contre les fausses apparences qui pourraient égarer. Car, si rien n'est beau, grand et saint comme la

vraie indépendance de l'esprit, rien n'est plus funeste aussi et plus déplorable qu'une indépendance mensongère et vaine. Et l'erreur, ici, serait facile; car la fausse indépendance se montre toujours avec une confiance aventureuse qui surprend et impose.

Voyez Voltaire : jamais homme parut-il avoir une pensée plus hardie et plus libre? Quel ton particulier d'assurance dans toutes ses paroles! quel air dégagé! quelle brièveté tranchante! Comme il s'élève fièrement contre les préjugés! comme il éclate! comme il tonne! Y a-t-il rien qui l'arrête? Les plus saintes croyances, les traditions les plus vénérées, les autorités les plus hautes ne sont pour lui que des faiblesses et des jouets d'enfants, qu'il brise avec une pitié dédaigneuse, et jette insolemment aux risées de la foule. L'esprit s'effraie de tant d'audace; la langue même s'en étonne. Est-ce assez de liberté et d'indépendance? Et quelqu'un trouve-t-il qu'il manque sur ce point quelque chose à Voltaire, pour faire un grand philosophe?

Un grand philosophe! Ce nom sublime, le plus beau qu'il y ait dans la langue des hommes après celui de Dieu et de la vertu, rappelle à mon esprit les nobles intelligences qui en ont été honorées jusqu'ici, par la justice des âges et l'admiration des peuples. J'ai présents dans ma pensée, Aristote, Platon, Descartes, Bacon, Leibnitz. Quelle auguste sérénité! quel calme divin! quelle paix profonde dans ces immortels penseurs! Ils ont je ne sais

quoi de religieux et de bon, de sérieux et de simple, de fier et de modeste, d'audacieux et de timide, qui semble se contredire d'abord, et forme en s'alliant la haute et douce majesté du génie. Je n'aperçois rien de cet enthousiasme violent, de cette colère superbe, de cette témérité hautaine; et j'admire comme l'indépendance de l'esprit se concilie bien en eux avec la modération des paroles, avec le respect des hommes et celui des traditions. J'ai lu leurs œuvres, et j'ai lu celles de Voltaire : on ne me persuadera jamais qu'ils n'aient pas été de plus hardis et plus libres penseurs que lui. J'en atteste ici la science et la sagesse humaine tout entière.

Et voyant un contraste si étonnant, je me dis : Quelle est donc la facilité des hommes à se laisser séduire! Par quelle méprise étrange, par quelle incroyable confusion des mots et des idées, ont-ils pu donner à une immense débauche d'esprit, le nom saint et sacré d'indépendance? Cette audace éventée, qui jette toutes les vérités en l'air, et les regarde tomber sur terre, selon qu'il plaît au hasard, est-ce donc là l'esprit philosophique? Dieu m'est témoin que rien ne me touche ici, si ce n'est l'honneur de la vraie philosophie et de la vraie liberté, et que c'est ce sentiment seul qui me fait dire, dans toute l'énergie d'une conviction sincère : Non, Voltaire n'était pas un esprit indépendant et libre; c'était, tout simplement et sans plus, un esprit emporté et rebelle.

On me dira que Voltaire ne voulait pas être philosophe à la façon de ces grands hommes. Je réponds que je ne m'occupe point, pour le moment, de quelle manière Voltaire voulait ou ne voulait pas être philosophe, mais s'il l'était comme il convient de l'être.

Il est encore une autre méprise, singulièrement incroyable, que la philosophie du dix-huitième siècle a exploitée avec un merveilleux bonheur, et qu'il importe de démasquer, parce qu'elle dénature entièrement la vraie notion de l'indépendance et de la force d'esprit philosophique. Tous les incrédules de ce siècle, Voltaire à leur tête, se sont adjugé à eux seuls le titre d'esprits forts et de libres penseurs. Qu'est-ce à dire? Suffit-il de ne point croire pour être philosophe? Ou ne peut-on être philosophe et chrétien tout à la fois? Prétendre que l'indépendance d'un esprit élevé ne peut conduire à la foi religieuse, c'est mentir à l'histoire; c'est méconnaître ces génies sublimes, qui, dans les quatre premiers siècles de notre ère, coururent d'eux-mêmes au devant du Christianisme; c'est outrager les plus grands noms dont l'Europe s'honore depuis dix-huit cents ans; c'est calomnier enfin des gloires que nous voyons, et que l'auguste assemblée, devant laquelle je parle, admire elle-même dans son sein. La liberté, c'est la force; la force de l'esprit, c'est la croyance. Une intelligence forte et puissante sans croyance, c'est quelque chose qui n'a pas de nom et

ne peut en avoir. Disciple de Descartes, j'admets comme lui le doute méthodique; mais c'est pour arriver, comme lui, à une affirmation et à une doctrine. Partir du doute pour conclure au doute, à la façon de Voltaire et de son siècle, c'est faire de la philosophie comme le marteau qui démolit fait de l'architecture : ce n'est pas constituer la science, c'est constituer l'ignorance. Qu'est-ce, en effet, que ce doute si superbe? Qu'est-ce autre chose qu'une ignorance réelle, compliquée d'inquiétude et d'orgueil, un sublime idiotisme qui se fait compliment à soi-même? La liberté de penser ne serait-elle, par hasard, que la liberté de ne rien penser, de tout mettre en problème sans rien résoudre, de tout ébranler sans rien raffermir?

J'ai insisté longuement et à dessein sur les véritables caractères de l'indépendance ou de la force d'esprit philosophique, à cause des importantes conséquences qui s'y trouveront renfermées. S'il reste démontré, en effet, que l'affirmation ou la croyance est de son essence, et que la modération et le respect sont ses attributs, nous serons en droit de conclure contre toute philosophie qui s'arrêtera au doute, qu'elle ne mérite point ce nom, et d'ajouter qu'elle le déshonore, si elle ose joindre au doute l'insolence et le dédain.

J'ai montré les traits les plus généraux, les points saillants, pour ainsi dire, de l'esprit philosophique de Voltaire, tels qu'ils sont résultés pour moi d'une

lecture attentive et impartiale : conception peu étendue et peu profonde ; jugement naturellement droit et sain, mais égaré par la violence des passions et la légèreté du caractère ; indépendance d'esprit doublement indigne de ce nom, et par les excès où elle s'emporte, et par le scepticisme où elle échoue.

Je sens toute la gravité de ces reproches. Mais ils m'ont paru vrais, quoique sévères : et j'ai osé les dire. L'analyse critique dans laquelle je vais entrer, justifiera, je l'espère, ce qu'ils pourraient avoir d'exagéré, peut-être, pour des esprits plus favorablement prévenus.

En parcourant les œuvres philosophiques de Voltaire, on se fatigue et on s'étonne des répétitions continuelles dans lesquelles retombe chaque nouvel ouvrage. Prenez le *Traité de métaphysique,* composé pour une dame bel-esprit, et beaucoup plus digne de sa dédicace que de son titre ; le *Philosophe ignorant*, moins modeste dans cet aveu qu'il ne pense ; le *Principe d'action*, qui ne conclut à aucun principe ; les *Lettres de Memmius à Cicéron*, dignes d'un disciple de Lucrèce, stylé par Voltaire ; l'*Examen important de milord Bolingbroke*, qui tranche beaucoup et examine peu ; la *Profession de foi des théistes*, qui finalement ne professent rien ; l'*Histoire véritable du Christianisme*, qui ne ressemble à aucune autre histoire ; et la *Bible enfin expliquée*, qui l'a été elle-même à son tour, d'une manière si cruelle, par le spirituel abbé Guénée.

Prenez, les unes après les autres, ces diverses œuvres dans lesquelles Voltaire a condensé, pour ainsi dire, toute sa puissance philosophique : qu'y trouvez-vous ? Ce sont toujours les mêmes idées, les mêmes raisonnements, les mêmes objections contre la religion, les mêmes déclamations contre le fanatisme, et très-souvent aussi les mêmes traits d'esprit et les mêmes plaisanteries, quelque dispensé que fût Voltaire de se répéter sur ce point. Toutes ces choses qui se résumeraient en quelques pages fort courtes, reproduites cent et cent fois sur tous les tons et sous toutes les formes, deviennent de longs et nombreux volumes. Mais il faut avouer que la constante uniformité du fond est habilement dissimulée par l'inépuisable variété des tours, par cette mobilité continuelle de style qui change à chaque instant d'aspect et de couleur, et par la nouveauté toujours inattendue de titres burlesques et piquants, qui ont bien aussi leur importance, et dont Voltaire seul a possédé jusqu'ici l'inspiration et le secret.

N'allons pas nous imaginer, au reste, que ces diverses productions, publiées à intervalle les unes des autres, sur des questions qui tenaient si vivement en éveil les passions et la curiosité du public, produisissent alors la lassitude qu'elles nous causent aujourd'hui, à nous qui les lisons tout d'un trait, les unes après les autres, avec une curiosité bien émoussée et un intérêt bien refroidi. Et il ne

faut pas s'y laisser tromper : ces redites sans fin dont on s'étonne, sont l'effet d'un calcul plus profond qu'on ne pense. Elles révèlent dans Voltaire ce génie de la pratique, qui fut son vrai génie. Jamais homme, peut-être, n'a mieux connu les faiblesses et les passions de la multitude, combien elle est difficile à émouvoir d'abord et à rendre attentive, et facile ensuite à se laisser mener, quand une fois elle est émue. Quiconque se propose d'agir fortement sur l'esprit d'un peuple, en y faisant pénétrer des idées nouvelles, doit considérer qu'il travaille sur une barre de fer dont la dureté résiste, et qui ne se laisse façonner qu'à coups de marteau redoublés. C'est ainsi que frappait Voltaire : et l'expérience a prouvé que si ces redites obstinées n'étaient pas d'une grande philosophie, elles étaient du moins d'une habile et trop heureuse politique.

Si j'avais à examiner ces diverses productions sous le rapport littéraire, peut-être mériteraient-elles chacune une critique à part : mais ne recherchant ici que le fond même des choses et non la forme, je me trouve dispensé de les analyser séparément. Il me suffira d'en extraire les idées et les principes qui sont partout les mêmes, et d'en apprécier, selon mes forces, la justesse et l'étendue, les conséquences et la valeur.

Il me semble que tout ce que Voltaire a écrit sur la philosophie peut se ramener à quatre chefs principaux :

Premièrement, la tolérance et la liberté universelle des opinions; ou la question d'humanité.

Secondement, la grande lutte de la foi et de la raison, de la religion et de la philosophie; ou la question religieuse.

Troisièmement, l'ensemble des doctrines et des principes que la philosophie du dix-huitième siècle entendait substituer à la religion; c'est la question philosophique.

Quatrièmement, enfin, l'application de ces doctrines et de ces principes aux lois et aux institutions qui régissent les sociétés humaines; c'est la question sociale et politique.

Reprenons chacun de ces points successivement et par ordre. C'est à leur solution qu'est attachée l'intelligence de Voltaire et de son siècle.

Si l'on me disait: Voici une société d'êtres intelligents et bornés, ignorant la vérité, et appelés à la connaître, et que l'on me demandât comment cette société pourra vivre en paix et trouver la vérité où elle aspire, je répondrais par deux mots qui n'en font qu'un : Tolérance et liberté!

Et si une parole divine venait à se répandre, et à conquérir le monde par le seul ascendant de sa vertu naturelle, et que des hommes trop timides, pour assurer désormais à la vérité un empire paisible et sans partage, voulussent appeler à son secours la puissance du glaive et l'appareil des supplices, je leur dirais : Laissez la doctrine se main-

tenir comme elle s'est établie, par la liberté. Nos pères s'y sont soumis librement et volontairement ; nous voulons y rester de même, afin que notre foi, comme celle de nos pères, soit digne de Dieu et digne de nous. Quelle inconséquence ! pour défendre la vérité et la vertu, vous immolez la liberté sans laquelle il n'y a ni vérité ni vertu. Quelle imprudence ! pour lui assurer de votre vivant un règne plus tranquille, vous lui préparez dans l'avenir des luttes épouvantables qui l'ébranleront jusque dans ses fondements, et que vous aurez presque rendues légitimes, en les rendant, peut-être, nécessaires.

Si Voltaire avait ainsi compris la tolérance, et qu'il se fût borné à réclamer sincèrement le bénéfice imprescriptible de la liberté commune, le premier et de grand cœur, j'applaudirais à son intelligence et à son courage ; car il aurait vraiment fait là une œuvre d'humanité.

Mais que cette compréhension élevée, loyale et franche de la liberté universelle, s'accorde mal avec sa philosophie étroite et passionnée ! Je voudrais pouvoir rendre un hommage pur et sans regret au généreux défenseur de l'innocent Sirven, de l'innocent et malheureux Calas, du coupable, mais digne de pitié, le jeune chevalier La Barre. Cette justice me serait douce à remplir, et j'aimerais à louer, une fois au moins, sans réserve. Mais je me souviens, malgré moi, que la même plume

qui flétrit si éloquemment ici le fanatisme, n'a trouvé ailleurs que des éloges pour les persécuteurs du christianisme naissant, du mépris et de l'ironie pour ses augustes martyrs. Y a-t-il donc deux manières de comprendre l'humanité?

Je ne puis, non plus, adhérer à mon aise au grand principe de la tolérance civile et de la liberté des cultes, que proclame Voltaire avec autant de courage que de raison, et qui est devenu non-seulement une loi, mais une nécessité des temps modernes. Je crains ici une trahison ou une inconséquence : Voltaire se trompe ou veut tromper. Il pose d'abord la liberté des cultes, et rejette ensuite l'indépendance de la religion, traitant d'abus la distinction de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle, demandant « que le prince soit maître absolu de toute la police ecclésiastique, sans restriction, et qu'il en agisse avec le sacerdoce comme un maître de maison avec le précepteur de ses enfants. » Est-ce ainsi qu'on voudrait que fût traitée la philosophie? Et y a-t-il donc aussi deux manières d'entendre la liberté?

Non, non, on ne peut trop le répéter : la tolérance, ainsi comprise et pratiquée, n'est autre chose qu'un déplacement d'intolérance. Ce n'est plus une question de paix et d'humanité, mais une question de guerre et de parti. Elle ne protége plus, elle opprime : et qu'importe par quelles mains? Philosophes et catholiques, hommes de raison et

hommes de foi, tous tant que nous sommes, et dans quelque région de l'intelligence que travaille notre pensée, ne comprendrons-nous donc jamais qu'il n'y a de vraie liberté pour personne, là où la liberté n'est pas pour tous, et qu'il serait temps d'en finir avec ces représailles éternelles, qui ont si longtemps troublé le monde et fatigué l'humanité?

Je soupçonne encore la tolérance voltairienne d'une perfidie cachée : elle entretient de secrètes intelligences avec la plus triste et la plus déplorable maladie de l'esprit humain, l'indifférence. Pour Voltaire, croire ou être fanatique c'est tout un. S'il était vrai qu'une tolérance sincère ne pût se concilier avec l'énergie des convictions religieuses, sans hésiter, je laisserais là mes croyances et je garderais ma liberté (1). Mais, grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi; car, s'il nous a été ordonné de croire, il nous a été dit aussi : « Aimez-vous les uns les autres; remet-« tez l'épée dans le fourreau, celui qui frappe de « l'épée périra par l'épée. » Il y a deux forces dans le monde, nécessaires l'une à l'autre, et auxquelles rien ne résiste, la foi et la liberté : la foi, force de l'esprit; la liberté, force du cœur. Heureux les peu-

(1) La liberté est antérieure à tout, plus précieuse que tout, rien n'ayant de prix que par elle. La foi n'est une vertu qu'à la condition d'être libre. Quoiqu'elle soit un don de Dieu, Dieu cependant ne nous la donne pas sans un concours spontané et méritoire de notre volonté.

ples qui savent les unir ! Ils seront grands et prospères. Malheur à celui qui les diviserait! car sa ruine est infaillible. Pourquoi nous reprocher des temps qui ne sont plus, des erreurs qui ne sont ni de nous, ni de notre âge, ni de nos dogmes? Et ne savons-nous pas au reste, aujourd'hui, que l'enthousiasme philosophique a bien eu aussi ses périodes de ferveur et de fanatisme, et que, tout compte fait, il a su se compenser, en quelques années de bon travail, de tout l'arriéré de ses persécutions?

Mais laissons encore une fois de côté les souvenirs amers. De part et d'autre, les récriminations seraient longues et n'aboutiraient à rien. Ne rappelons plus les malheurs et les fautes du passé que pour en préserver l'avenir. Que la religion et la philosophie divisées, si l'on veut, en tout le reste, s'accordent au moins dans le dogme tutélaire de la tolérance; et qu'unies et libres sous cet abri commun, elles continuent en paix ces grands combats de la pensée, dont l'éternelle durée est la première loi providentielle du monde intellectuel et moral. Ainsi le veulent Dieu et l'humanité.

Ce n'est donc pas de nos jours qu'a commencé le grand schisme humain de la raison et de la foi, de la philosophie et de la religion. Il est aussi ancien que le monde, et ne finira pas avant. Mais dans le siècle dernier, par des causes particulières qu'il nous sera possible de montrer, ce schisme a pris

une telle intensité d'énergie, une force de mouvement si étendue et des routes si nouvelles, que les esprits étonnés et confondus ont pu croire, en effet, qu'il se produisait alors pour la première fois. Recherchons ici l'origine, le but et les moyens de ce grand phénomène historique, qui se personnifia dans un seul homme, Voltaire.

Les religions de l'antiquité ne se séparaient point de l'État, et l'État ne se séparait pas non plus de la religion. Ces deux choses n'en faisaient qu'une, sous la direction d'un chef unique qui était tout à la fois roi et pontife. Nulle grande lutte religieuse ne pouvait se produire, sous le frein de cette puissante unité.

Mais le jour où, dans un petit coin perdu du globe, une religion se posa, forte et fière dans son isolement, laissant aux rois leurs armées et leur fisc, aux philosophes leurs théories, et ne gardant pour elle que l'amour de Dieu et des hommes avec la clef des destinées futures; le jour surtout où, devenue triomphante et enveloppant le monde entier de sa puissance, elle se trouva chargée d'en diriger tous les mouvements et d'en faire agir toutes les parties : ce jour-là, je ne crains pas de le dire, une grande réaction devint nécessaire, et le dix-huitième siècle entra tout entier dans l'histoire. L'opposition invincible de l'orgueil et de la raison humaine contre la foi ne pouvait être anéantie : elle était seulement endormie pour un temps. Voyez-

la se réveillant à peine, dans un demi-sommeil, avec l'éloquence scolastique d'Abailard ; trois siècles après, dressant fièrement la tête et jetant le cri d'alarme par la bouche de Luther; et trois siècles encore après, se levant enfin toute droite, forte d'un long repos et d'une longue colère, s'agitant en tout sens, frappant en aveugle, et menaçant de tout détruire jusqu'aux fondements, pour s'assurer qu'il ne reste rien de caché dans aucune partie de l'édifice, de tout ce qui tient à la foi de près ou de loin. Et n'est-ce pas là tout le dix-huitième siècle, avec ses luttes passionnées, ses attaques violentes, ses efforts gigantesques, ses emportements et ses excès?

Que fut donc le dix-huitième siècle? Une immense réaction contre quinze siècles de foi. Que fut Voltaire? Une prodigieuse intelligence au service de cette réaction. Il n'y a eu qu'un dix-huitième siècle, parce qu'il n'y a eu qu'une seule religion énergique, indépendante, absolue; et il n'y a eu qu'un Voltaire, parce qu'il n'y a eu qu'un dix-huitième siècle. Plus on y réfléchira sérieusement, et plus on sentira, j'en suis convaincu, que ce sont-là, en effet, trois choses se tenant l'une à l'autre, et qu'il est impossible de les séparer.

Il nous reste à examiner maintenant la question en elle-même, et à juger la valeur des divers moyens par lesquels la philosophie du dix-huitième siècle a combattu la religion. Je ne puis ni ne veux entrer

ici en discussion réglée. Ce ne serait point le lieu, et je me trouverais mal préparé, je l'avoue, à des matières si délicates et si graves. Laissant donc aux théologiens le soin de justifier la révélation et d'en établir la vérité, je me bornerai à présenter quelques considérations purement philosophiques, sur l'incompatibilité prétendue de la raison et de la foi, et sur les droits de la raison individuelle; ce qui est bien, si je ne me trompe, tout le fond du procès.

Avant le dix-huitième siècle, on avait vu des peuples se séparer d'une religion pour en embrasser une autre, et remplacer leurs dogmes anciens par des dogmes nouveaux. Mais c'est au dix-huitième siècle qu'on a vu, pour la première fois, un peuple presque entier, ayant à sa tête une foule brillante d'esprits cultivés, repousser avec une conscience réfléchie, non plus telle ou telle religion, tel ou tel dogme, mais la religion même, parce qu'elle était la religion, et le dogme, parce qu'il était le dogme. Cette remarque méritera de rester dans l'histoire : elle fait de nous, toute seule, un peuple à part.

La contradiction qu'on veut établir entre la foi et la raison, est ce qu'il y a de plus déraisonnable au monde. La raison a sa foi, comme la foi a sa raison. Si l'homme ne croyait que ce qui lui est démontré, il ne croirait à rien. La foi et la raison sont deux facultés de notre esprit, qui diffèrent et ne se

contredisent pas (1). L'humanité ne peut pas plus se passer de l'une que de l'autre. Elles sont toutes deux également nécessaires pour entretenir en elle le mouvement et la vie. Il y a des hommes sans foi, eh! sans doute; comme il y a des hommes sans raison. Que conclure de là? Qu'il y a des hommes dans lesquels toutes les facultés ne sont pas en harmonie et développées au même degré. L'homme, dans son ignorance première, raisonne peu, croit beaucoup, et se trouve heureux. Le demi-savant raisonne beaucoup, ne conclut rien, et vit dans le trouble. L'homme complet, l'homme normal croit et raisonne, est religieux et philosophe, de la même manière qu'il aspire et respire, naturellement et sans effort; il ramasse en lui toutes les joies et toutes les forces. Et c'est l'humanité.

La philosophie du dix-huitième siècle me paraît aussi avoir attribué à la raison individuelle, non pas au-delà de ses droits, mais au-delà de sa puissance et de sa portée. Voltaire a déjà dit à l'homme : Tu dois penser par toi-même, et adorer un Dieu par ta propre raison. Il dit ailleurs : « S'il y « avait un culte nécessaire, Dieu nous l'aurait « donné à tous lui-même, comme il a donné à tous « deux yeux et une bouche : les principes de la rai- « son universelle sont communs à toutes les na-

(1) Je prends ici le mot de foi dans son sens le plus étendu, signifiant la croyance en général, ou l'adhésion spontanée de l'esprit à des vérités non démontrées.

« tions (1). » Et dans un autre endroit encore : « Quiconque ose dire : Dieu m'a parlé, est criminel « envers Dieu et les hommes : car Dieu, le père « commun de tous, se serait-il communiqué à un « seul (2)? » J'ai tenu à faire ces citations parce qu'elles nous donnent une idée de l'argumentation toute particulière d'alors, et qu'elles nous expliquent tout le secret philosophique, et, si je ne me trompe, l'originalité propre et caractéristique du dix-huitième siècle. Sous une forme ou sous une autre, c'est toujours la même idée qui revient continuellement dans tous les écrits de Voltaire et des autres philosophes de ce temps.

Mais si l'homme ne doit penser que par lui-même, comment se fait-il qu'il n'apprend à parler, et par conséquent à penser, que par les autres? S'il ne doit adorer un Dieu que par sa propre raison, pourquoi cette raison dépend-elle de la pensée et de la parole, qui ne dépendent point de lui? Que signifient ces mots de raison propre, de pensée individuelle? Notre raison et notre pensée ne sont point à nous; nous les tenons de tradition; c'est l'héritage des générations et des siècles. Nous ne parlons que dans la parole universelle; nous ne pensons que dans la pensée universelle; nous ne raisonnons que dans la raison universelle. Ou plutôt, pour dire plus

(1) (Examen important de milord Bolingbroke, page 7.)
(2) (Axiomes.)

juste, nous parlons, nous pensons, nous raisonnons tous ensemble, comme dans un immense concile de tous les peuples et de tous les siècles. Et c'est là ce qui fait l'immortelle unité de la famille humaine, qui réunit ainsi, dans une seule vie et une seule pensée, ceux qui sont, ceux qui furent, et ceux qui ne sont pas encore. Quelle folie donc de nous faire chercher en nous-mêmes une pensée et une raison qui n'y sont pas, ou qui n'y sont que par emprunt!

S'il y avait, dites-vous, un culte nécessaire, Dieu nous l'aurait donné à tous lui-même : le père commun de tous les hommes ne se serait pas communiqué à un seul. Voici, ô philosophe! ce que je vous répondrai : Cette vie, ce corps, ces deux yeux, cette bouche dont vous parlez, Dieu vous les a-t-il donnés lui-même? Ne les a-t-il pas communiqués à un seul pour vous être transmis? Et ces principes de raison universelle que vous nous opposez, et que nous invoquons, comment sont-ils communs à toutes les nations, si ce n'est parce que Dieu les a mis d'abord dans un seul homme, pour être enseignés à tous les autres, comme il y a mis le germe primitif de cette matière qui nous enveloppe et qui nous est commune à tous? Si Dieu avait créé chacun de nous dans un état indépendant et parfait, savez-vous ce qui en serait arrivé? Chaque homme alors, se suffisant à lui-même, aurait formé un petit monde à part; il y aurait eu sur la terre autant d'humanités que d'hommes, et la société devenait impossible.

Qu'est-ce, en effet, que la fraternité et la société humaine, si ce n'est la fraternité de nos vies et la société de nos pensées?

Il est heureux, comme le dit Pascal, que la nature soutienne la raison impuissante et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. Mais, pour quiconque a étudié avec quelque attention la philosophie de Voltaire et de son siècle, il est évident que son essor est tourné de ce côté, et qu'elle se précipite d'elle-même à ces derniers excès. Il semble que ce siècle tout entier cherche à se créer une espèce de solitude intellectuelle, en s'isolant, autant qu'il peut, du contact de l'humanité. Il renie le passé, abjure toute croyance antérieure, foule aux pieds toutes les traditions; et, se retirant ensuite, pour ainsi dire, dans un coin obscur où n'arrive aucun bruit du dehors ni aucune lumière, il s'enveloppe en lui-même, avec un majestueux orgueil, et se dit dans cette obscurité profonde : Je dois penser par moi-même : qu'est-ce que je pense? Et si le spectacle d'une telle folie excite d'abord en nous une immense pitié, l'esprit se sent aussi saisi d'une admiration qui l'épouvante, en contemplant cette gigantesque audace de tout un siècle insurgé contre l'humanité.

Mais qu'il en soit fait, je le veux, de la religion. Elle a été jusqu'ici l'abri, la consolation et l'amour des peuples; nous lui devrions, peut-être, quelque reconnaissance : n'importe! sacrifions-la, si la

philosophie, qui demande à lui succéder, peut nous donner quelque chose de mieux. Examinons.

Une première observation frappe tout de suite, lorsqu'on étudie les écrits philosophiques de Voltaire : c'est qu'il n'a proprement aucune œuvre de vraie philosophie, c'est-à-dire, aucun traité méthodique et suivi où il se soit appliqué à développer avec ensemble les grandes questions que pose cette science : la question du monde et de son origine; la question de notre âme, de ses facultés, de ses opérations, de sa nature et de sa destinée; la question de Dieu, de son essence, de ses attributs et de son action sur le monde. Ce n'est pas que ces questions ne reviennent continuellement sous sa plume; mais il les touche et ne les traite pas. Et c'est chose curieuse, en vérité, de voir avec quelle facilité et quelle prestesse d'esprit il soulève tous ces grands problèmes, sous le poids desquels les plus fortes intelligences ont paru s'incliner et faiblir. Il les porte, lui, avec une légèreté et une espèce de bonne grâce amusante qu'on n'avait jamais vue et qui ne se reverra plus. Et c'est ensuite une telle rapidité de mouvement, une telle vitesse de questions et de solutions se précipitant les unes sur les autres, que l'esprit le plus ferme en est comme étourdi et déconcerté, et ne sait plus à quoi s'en prendre.

Il y a plus : Voltaire échappe à toute discussion possible par les contradictions incessantes dans lesquelles semble se jouer sa pensée. Il n'est pas une

seule question de philosophie, grande ou petite, dans laquelle il n'ait dit vingt fois le pour et le contre, avec la même assurance. Toutes ses œuvres pourraient se partager en deux parties égales, se détruisant l'une par l'autre. Sa philosophie est toute de caprice et de passion, elle ne va que par boutade et emportement; rien de grave, rien de suivi. C'est un artiste qui s'abandonne aux impressions du moment; c'est un chef de parti qui agit selon le temps et les circonstances, et change à tout instant ses manœuvres. La critique sérieuse, vingt fois déjouée par toutes ces marches et contremarches d'une dialectique perfide, finit par comprendre qu'elle est attirée dans un piége, et qu'il y a simplicité de sa part à vouloir engager une lutte réglée avec un adversaire qui ne se tient pas en place. Osons cependant défier ce Protée; assujettissons sa trompeuse mobilité sous les fermes étreintes de la logique, et forçons-le de nous dire les pensées qu'il cache dans son sein.

Commençons par la question de Dieu. Voltaire croyait-il à l'existence de Dieu? Je ne sais. Qui peut dire ce qu'il croyait ou ne croyait pas, ce qu'il était ou n'était pas. Cherchait-il à le savoir lui-même? Il traite Dieu comme les hommes, selon la circonstance et l'à-propos. Dans la poésie sérieuse, il le chante; c'est beau et grand. Dans la poésie légère, il en rit; c'est piquant et brave. Dans la métaphysique, il en doute un peu; c'est

philosophique et transcendant. S'il faut en dire mon avis et l'impression générale qui m'est restée de la lecture de ses œuvres, Voltaire n'était pas athée, mais il aurait bien voulu l'être. On sent que l'idée de Dieu l'offusque et le chagrine. Il y a dans cette âme une espèce d'orgueil satanique humilié et révolté. On dirait un de ces animaux indomptés et perfides, qui s'inclinent en rugissant sous la main qui les maîtrise, et mordent avec une docilité féroce le frein qui les gouverne. Sous l'idée de Dieu, dont il est écrasé, Voltaire aspire à l'athéisme, comme la bête sauvage sous la muselière aspire à la liberté.

Le nom seul de Dieu a des charmes secrets; il flotte sur l'imagination des peuples avec une puissance de séduction invincible. Voltaire sent devant lui cette majesté formidable et s'incline. Il n'était pas de ces philosophes qui ne s'écoutent qu'eux-mêmes, poussant les choses à outrance, et ne craignant pas, au besoin, de rompre en visière avec le genre humain. C'était bon pour Diderot et le baron d'Holbach. Il avait, lui, un autre rôle et une autre politique, qui lui commandaient d'autres ménagements.

Mais qu'importe, au surplus, que Voltaire crût à l'existence de Dieu? Disputons-nous donc, ici, d'un vain mot et d'une abstraction chimérique? Dieu est tout, ou Dieu n'est rien. La philosophie qui reconnaît un Dieu, et n'en fait pas le centre de toutes

les choses humaines, a trois fois tort. Elle est inutile, absurde et hypocrite : inutile, parce qu'elle ne donne rien; absurde, parce qu'elle suppose quelque chose; hypocrite, parce qu'elle rit et de ce qu'elle ne donne pas et de ce qu'elle suppose. On aura beau faire, l'idée de Dieu et l'idée d'une religion révélée sont et resteront éternellement inséparables. Voltaire le comprenait bien; et voilà, s'il faut enfin le dire, le vrai secret de cette haine sourde qu'il nourrissait contre Dieu, auquel il aurait bien pardonné, sans cela, une existence inoffensive dans une éternelle solitude. S'il est encore parmi nous des esprits assez malheureux et assez attardés pour rêver la ruine des religions, j'ose les avertir que rien ne sera fait, tant qu'ils n'auront pas arraché l'idée de Dieu des entrailles même de l'humanité où elle est en dépôt. Mais qu'ils viennent l'y prendre!

Si Dieu n'est pas en rapport avec nous, c'est donc comme s'il n'était pas. Que nous importe un principe algébrique! Ce sont les conséquences positives et pratiques qui nous intéressent. Que fait Dieu parmi nous? Voilà toute la question. Voltaire répond : « Nulle société ne peut subsister sans justice; annonçons donc un Dieu juste. Si la loi de « l'État punit les crimes connus; annonçons donc « un Dieu qui punira les crimes inconnus. » Voilà qui est digne, net et ferme; c'est de la haute et bonne raison. Mais voyons encore; car tout se tient et s'enchaîne. Dieu est l'idéal de la justice, il en est

le protecteur et le vengeur ; les actions secrètes des hommes, qui échappent à la loi de l'État, tombent sous sa juridiction. Mais de quelle manière exerce-t-il cette justice? En quel temps et en quel lieu ? Il suffit de soulever cette question, pour sentir à l'instant même que l'idée d'un Dieu rémunérateur et *punisseur*, comme s'exprimait Voltaire, conduit tout droit à l'existence d'une autre vie et à l'immortalité de l'âme. Que serait, sans cela, cette suprême justice dont la mort, complice plus puissant, viendrait nous affranchir? Que pensait donc Voltaire sur cette question décisive et souveraine de l'immortalité de l'âme?

Écoutons-le dans les moments où il parle avec le plus de modération et de gravité : « Je n'assure « point que j'aie des démonstrations contre la spiri- « tualité et l'immortalité de l'âme : mais toutes les « vraisemblances sont contre elle (1). » Et reprenant ensuite son ton railleur : « Nous osons, dit-il, « mettre en question si l'âme intelligente est esprit « ou matière, si après nous avoir animé, un jour, « sur cette terre, elle vit après nous dans l'éternité. « Ces questions paraissent sublimes : que sont- « elles? Des questions d'aveugles qui disent à d'au- « tres aveugles : Qu'est-ce que la lumière (2)? » Écoutons encore ; l'homme va s'avouer, il y a ici une heureuse trahison de l'ignorance et de l'orgueil. « Il

(1) Traité de Métaph., tom. 32, p. 54. — (2) Dict. Phil., art *Ame*.

« faut que je l'avoue, dit-il, lorsque j'ai examiné l'in-
« faillible Aristote, le docteur angélique (1), le divin
« Platon, j'ai pris toutes ces épithètes pour des so-
« briquets : je n'ai vu dans tous ces philosophes qui
« ont parlé de l'âme humaine, que des aveugles
« pleins de témérité et de babil. » Je demande, pour l'honneur de Voltaire, que personne ne croie qu'il ait lu seulement deux pages de ces immortels philosophes, et qu'il ait pu les juger après avec cette frivolité arrogante qui révolte et fait pitié.

Que nous importe maintenant de savoir ce que pensait Voltaire sur les autres questions de la philosophie? Et quelle question peut nous intéresser encore, notre néant une fois décrété? Que nous fait la spiritualité ou la matérialité de notre âme, la liberté ou le fatalisme, la distinction du bien et du mal, l'origine de la matière, l'existence même de Dieu? Si l'homme n'est pas immortel, tout croule à la fois, idées et principes, religion et philosophie, morale et vertu ; tout tombe avec nous dans le néant. Rien n'est pour nous, si tout n'est pas toujours. Si les principes sont, ils sont éternels; s'ils sont éternels, nous le sommes aussi, nous qui les comprenons et qui en sommes régis. L'éternité des idées et des principes, c'est notre propre éternité :

(1) Saint Thomas, surnommé l'Ange de l'École. Le texte porte (édit. de 1785, in-8°) le docteur *évangélique* pour le docteur *angélique*. Supposons que c'est une faute de typographie, et que Voltaire connaissait, au moins de nom, les auteurs dont il parlait.

nous vivrons éternellement en eux, comme ils vivront éternellement en nous. Toute philosophie qui n'est point assise sur cette double et indivisible éternité de l'homme et des principes, n'est que de la philosophie pour un jour, qu'un tour de soleil fait naître et qu'un autre tour de soleil emporte. Il ne me reste plus rien à dire sur la philosophie de Voltaire.

La question sociale et politique, à laquelle nous arrivons maintenant, se trouve déjà implicitement résolue dans ce qu'elle a de fondamental, par les questions précédentes qui dominent tout. En dehors, en effet, de toute religion et de toute philosophie, quel moyen de constituer les sociétés humaines et d'y établir quelque ordre sérieux et durable? Je n'insisterai point cependant sur cette fin de non-recevoir. Je sais que l'homme agit mieux qu'il ne raisonne, et qu'il ne tire jamais les dernières conséquences de ses erreurs. Le bon sens de la nécessité le guide, lorsque celui de la raison l'abandonne; l'aiguillon de la nature le rappelle, malgré lui, dans le sillon de la vérité qu'il veut fuir.

Le dix-huitième siècle a deux grandes périodes bien distinctes, mais étroitement liées l'une à l'autre: la période des études philosophiques et religieuses, qui embrasse la première moitié de ce siècle; et la période des études économiques, sociales et politiques, ou des études d'application; c'est-à-dire, la seconde moitié du dix-huitième siècle, qui

s'inaugura par un immortel chef-d'œuvre de raison fine et supérieure, l'*Esprit des Lois*, et finit par la révolution la plus profonde et la plus étendue dont l'histoire des peuples ait gardé le souvenir. Dans la premiere période, c'est la lutte contre la religion et le sacerdoce; Voltaire y domine et dirige tout. Avec la seconde, commence la guerre timide d'abord, audacieuse bientôt et effrénée, contre les institutions sociales et la monarchie. Dans les vingt-cinq premières années de cette seconde période, Voltaire vit encore et garde, sans contredit, la supériorité d'influence et d'éclat que lui ont acquise quarante années de travaux et de gloire. Mais son âge, déjà sur le déclin, ne lui laisse plus ni le courage d'esprit nécessaire pour entrer si tard dans le nouveau cercle d'études qui se forme, ni cet autre courage de caractère que réclament les luttes périlleuses des révolutions où la génération nouvelle va s'engager. Ce n'est donc pas dans Voltaire que nous aurions à chercher, si c'était ici le lieu, la solution des grands problèmes de législation et de politique qui commencent à se poser, et dont l'application ne se fera pas longtemps attendre chez un peuple naturellement impatient et passionné.

Il ne faut pas croire cependant que Voltaire soit resté étranger à ces questions. Son *Commentaire de l'Esprit des Lois*, son autre *Commentaire des Délits et des Peines*, par Beccaria, ses critiques si amères et si cruellement vraies du *Contrat Social* de Jean-

Jacques, ses nombreux et éloquents plaidoyers pour Sirven, Calas, La Barre, Lally-Tolendal, Montbailly, Morangiès, etc.; une infinité de petits opuscules nés de diverses circonstances et du besoin qu'avait Voltaire d'intervenir dans les affaires de tout genre qui préoccupaient l'opinion publique, ses travaux historiques, enfin, l'ont amené souvent à faire connaître, non pas son système (car Voltaire n'avait de système en rien, et moins encore en politique), mais seulement quelques-unes de ses vues, ses aperçus les plus généraux et sa manière d'envisager les grands problèmes de l'organisation sociale plutôt que celle de les résoudre. Mais ici encore Voltaire se laisse aller à la préoccupation constante de son esprit, à cette impulsion naturelle de ses idées vers les questions religieuses qu'il ne perd jamais de vue. La politique, la législation, l'économie, ne paraissent l'intéresser que de ce côté. Ce sont les querelles du Jansénisme et du Quiétisme, dont il fait dépendre presque tous les malheurs de la société; ce sont les dîmes et les possessions territoriales du clergé, auxquelles il attribue toutes les souffrances de l'agriculture; ce sont les couvents, les moines et les religieuses, qu'il accuse d'*entretenir la fainéantise* et d'*amaigrir la population* : « Une bonne femme, « dit-il, qui nourrit deux enfants et qui file, ne « rend-elle pas plus de services à la patrie que tous « les couvents n'en peuvent rendre?.... Si les deux « cent mille livres de tel couvent étaient partagées

« entre cent officiers, n'y aurait-il pas cent bons ci-
« toyens récompensés, cent filles pourvues, quatre
« cents personnes au moins de plus dans l'État, au
« lieu de cinquante fainéants? » Quoique l'économie politique soit loin d'être encore une science parfaitement assise, elle a fait assez de progrès pour nous permettre de trouver tous ces hardis raisonnements un peu mesquins et même un peu naïfs. Les épreuves politiques par lesquelles nous avons passé depuis cinquante ans, nous ont appris également que les querelles dogmatiques n'étaient pas la seule cause de trouble des États, qu'elles n'étaient même pas la plus à craindre; et nous savons aussi, aujourd'hui, que tous les malaises et toutes les misères sociales ne devaient pas finir, le jour où il ne serait plus question de religieuses ni de moines, de dîmes ni de clergé.

Mais il faut reconnaître, et c'est un fait digne de remarque, que, dans les questions positives et pratiques de la vie sociale, toutes les fois que la religion n'y est pour rien, Voltaire montre une fermeté de raison, une netteté de bon sens, une modération même et une sagesse, qui contrastent singulièrement avec son audace effrénée dans les matières religieuses, et son impatience de destruction si radicale et si absolue. Ses écrits sont remplis d'idées saines et élevées sur la constitution des États, sur l'administration et le gouvernement, sur la législation criminelle et la justice en général. On a

souvent invoqué son nom au milieu de nos orages politiques; je doute qu'il eût toujours été du côté de ceux qui se faisaient une arme de son autorité. La manière dont il définit la voix publique mérite d'être citée à ce sujet et de n'être jamais oubliée : « Je n'entends point, dit-il, par voix publique, celle « de la populace, qui est presque toujours absurde. « Ce n'est pas une voix, c'est un cri de brutes. « Je parle de cette voix des honnêtes gens réunis, « qui réfléchissent, et qui, avec le temps, por- « tent un jugement infaillible. » Grand seigneur, de goût et de fortune, Voltaire ne montra jamais qu'une médiocre sympathie pour ce que nous appelons aujourd'hui les masses, et qui était la populace d'alors; il avait pour les révolutions cette répugnance naturelle à tous ceux qui possèdent et qui veulent jouir. Les aristocraties corrompues sont logiquement impies et despotiques.

Les questions politiques et sociales ont trop peu occupé Voltaire, pour que je doive y insister davantage. J'ai traité plus au long les trois questions précédentes, de la tolérance, de la religion et de la philosophie, parce que c'est là, en effet, tout le fond de son esprit et de ses idées, et qu'il importait, par conséquent, de les mettre en plus grande évidence. Il me semble avoir suffisamment fait connaître le philosophe et le penseur. Arrivons à l'écrivain.

SECONDE PARTIE.

De l'idée à la forme, de la pensée à la parole, du philosophe à l'écrivain, il y a une transition si nécessaire et si prochaine, que, l'une de ces deux choses étant donnée, il est facile d'en induire l'autre et de la déterminer : l'une est le moule, l'autre est l'empreinte. Si donc j'ai réussi, comme j'ose l'espérer, à montrer le caractère propre et particulier de la philosophie de Voltaire, les habitudes de son esprit, ses manières d'être, pour ainsi dire, ses qualités et ses vices, ne possédons-nous pas déjà tous les secrets de sa littérature et de son style?

Philosophe audacieux, léger, sceptique et railleur, il sera écrivain d'imagination et d'esprit, de

saillies et de mouvements, de contrastes et d'antithèses, de sarcasmes et de bons mots. Sa parole aura ce coloris vif et brillant que donne une certaine hardiesse d'esprit impétueuse et souple, ce mordant cruel et fin du doute aiguisé par l'ironie, et je ne sais quelle énergie particulière, rapide et soudaine, qui saisit le lecteur à l'improviste avant qu'il ait pu se mettre en garde, le désarçonne et l'enlève.

Et, malgré tout, malgré toutes les séductions de l'imagination et de l'esprit, cette parole n'excitera en nous aucun intérêt puissant, aucune sympathie profonde. C'est quelque chose qui frappe et ne touche pas, qui amuse et ne plaît pas, qui fait rire et n'égaie pas, qui excite et n'échauffe pas, qui remue et n'attendrit pas. Ce sont des ébranlements, des secousses, des transports; point de passion réelle, point d'enthousiasme. Tout vient de la tête, rien du cœur; l'esprit se sent partout, l'âme nulle part. On croit voir un tableau savamment combiné : toutes les parties en sont accusées avec justesse, les poses sont naturelles et faciles, les couleurs riches et brillantes ; et cependant l'œil y cherche en vain ces beautés mystérieuses de l'inspiration, qui, se répandant dans toutes les parties de l'œuvre, comme le sang dans toutes les parties du corps, leur donnent la grâce et la force, le mouvement et la vie. Et il doit en être ainsi : l'homme ne mettra jamais dans ses œuvres que ce qui est en lui ; et quelle vie, quelle chaleur peut-il y

avoir sous les glaces du scepticisme et de la raillerie?

Philosophe d'un jugement sûr et pénétrant, Voltaire sera un écrivain de goût; car le goût, c'est le jugement même appliqué aux arts par l'imagination. Je ne sais si une certaine forme d'esprit habituellement porté aux singularités et aux contrastes, peut se concilier, en dehors même de toute passion, avec la droiture parfaite du jugement; mais je crois remarquer que le goût de Voltaire, quoique généralement irréprochable, en est un peu altéré. La perfection du goût, c'est la sobriété de toute chose; la sobriété surtout, peut-être, de ce qu'on appelle esprit, qui, sagement distribué, pique, excite et récrée, mais dont la profusion étourdit et lasse. Ne peut-on pas reprocher cet abus à Voltaire? Ne lui arrive-t-il pas trop souvent, surtout dans ses œuvres sérieuses, de préférer des antithèses brillantes aux beautés simples et naturelles, de mettre des traits d'esprit et des bons mots, lorsque le sujet demanderait des sentiments et des passions? Je déclare que je ne lui trouve jamais du mauvais goût; mais il n'a pas toujours ni tout le goût, ni l'espèce, ni la mesure de goût que je voudrais, et que j'admire dans tous les grands écrivains du siècle précédent. Ceci me rappelle que Voltaire écrivait dans un siècle de décadence; et nous devons lui rendre cette justice, qu'au milieu de la contagion du mauvais exemple, il a conservé presque intactes les bonnes traditions, et retardé,

peut-être, à lui seul, d'un demi-siècle, l'altération profonde que devait subir notre langue et notre littérature.

Voltaire a été, parmi nous, le dernier représentant de cette grande école littéraire du dix-septième siècle, qui restera comme l'éternel honneur de la France et de l'esprit humain. S'il ne l'a point continuée dans toute sa noblesse et sa simplicité, s'il en a laissé perdre, sans doute, la fleur la plus exquise, il lui a donné, en revanche, une spontanéité hardie, une allure leste et prompte, et comme un dégagement soudain de tous ses mouvements, qui semble complaire davantage à l'impétuosité naturelle du génie national.

Philosophe d'une conception peu étendue et peu forte, ses ouvrages littéraires manqueront de grandeur et d'ensemble. Au premier abord, ses plans présentent d'assez larges dimensions, des lignes hardies, des combinaisons heureuses. Mais pour peu qu'on observe, il se découvre tout de suite une faiblesse intérieure qui s'attaque au principe même de l'œuvre et en énerve toutes les parties. C'est comme un défaut général d'articulations et de jointures; plus on pénètre avant, plus le désordre se trahit. L'œuvre se soutient cependant, et montre une certaine régularité extérieure; mais c'est de l'artifice et de l'habileté, plutôt qu'une énergie réelle. Voltaire n'embrasse jamais bien ses sujets; il ne les embrasse point en entier, il ne les embrasse

point avec ordre, il ne les embrasse point avec force. On dirait même qu'il n'y pense pas; sa plume paraît toujours courir un peu à l'aventure, et l'on remarque dans sa marche une incertitude continuelle, comme celle d'un homme qui s'est mis en route sans itinéraire, et qui ne s'occupe que d'aller en avant, sans trop savoir où il aboutira.

Et ce n'est pas seulement dans la conception générale de ses plans, mais dans l'exécution elle-même, que la force et la profondeur de l'art semblent manquer à Voltaire. Personne n'admire plus que moi ce style clair et ferme, transparent et solide, élégant et précis, exact et facile; abondant, court, dégagé, imprévu, brisé, saccadé, sautillant, impétueux; négligeant toutes les ligatures, brusquant toutes les transitions, se suivant cependant et s'enchaînant par des liaisons inattendues qui naissent on ne sait comme, qui viennent on ne sait d'où; suivant toujours la pensée pas à pas, observant toutes ses fantaisies et tous ses caprices, se pliant à tous ses mouvements, s'élançant aussitôt qu'elle, s'arrêtant quand elle s'arrête, sans jamais aller au delà ni rester en deçà. Son imagination mobile court sur chaque idée, impatiente d'en atteindre une autre. Il met tout une pensée dans un mot, tout un raisonnement dans une phrase, tout un traité dans une page. Je ne crois pas que notre langue ait été parlée et puisse jamais l'être avec plus de liberté et de justesse, avec une plus fière indépendance des

lois de la grammaire et une plus grande fidélité tout à la fois. On dirait qu'elle a été faite tout exprès pour lui; tant elle paraît naturelle à la forme de son esprit, tant elle est souple et docile sous sa plume. Il ne cherche rien, les mots lui viennent d'eux-mêmes, chacun prend sa place, et la phrase est faite sans qu'il ait paru y songer.

Encore une fois, je suis ravi de tant et de si rares qualités; mais ne me sera-t-il pas permis de dire que ce style si rapide et si brillant manque de développement et d'ampleur, et qu'il n'atteint presque jamais les grands effets de l'art? Je parle ici de ses grandes compositions, en poésie surtout, parce que l'esprit et la facilité ne suffisent plus alors, et qu'il faut des facultés de style plus étendues et plus hautes, des ressources plus savantes et des proportions plus vastes.

Dans cette esquisse générale de la littérature de Voltaire, il est un trait particulier que nous n'avons fait que toucher, et qui mérite d'être étudié séparément, comme le plus énergique et le plus saillant de toute la physionomie de l'écrivain : c'est l'Esprit. Il n'y a qu'une voix sur ce qu'on appelle l'esprit de Voltaire; esprit vraiment prodigieux et incroyable, loué des uns, déploré des autres, admiré de tous, mais qui n'a pas été, peut-être, soumis encore à une analyse assez sévère.

L'esprit est la partie vive et déliée de l'âme; le jugement ou le bon sens en est la partie forte et so-

lide. C'est le bon sens qui instruit et qui prouve; c'est l'esprit qui attache et qui plaît. Autant il y a de manières différentes de plaire et d'attacher, autant il y a aussi de genres d'esprit différents. Les diverses sortes d'esprit sont plus ou moins élevées intellectuellement, selon qu'elles s'adressent et qu'elles répondent en nous à des facultés plus ou moins hautes. Il y a de l'esprit dans les Provinciales de Pascal, dans Molière, dans Lafontaine, dans madame de Sévigné; et il y en a aussi, sans nul doute, dans Voltaire, mais ce n'est plus du même genre. En quoi consiste la différence? Laissons Voltaire se définir d'abord lui-même : « Ce « qu'on appelle esprit, dit-il, est tantôt une compa- « raison nouvelle, une allusion fine; ici, l'abus d'un « mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse « entendre dans un autre; là, un rapport délicat « entre deux idées peu communes; c'est une méta- « phore singulière; c'est une recherche de ce qu'un « objet ne présente pas d'abord, mais qui est en « effet dans lui; c'est l'art de réunir deux choses « éloignées, ou de diviser deux choses qui parais- « sent unies ou de les opposer l'une à l'autre. » Voilà l'esprit tel que l'entendait, et j'ajoute, tel que le pratiquait Voltaire. Mais s'il n'est pas d'autre esprit que celui-là, j'ose dire que Lafontaine, Pascal et Molière lui-même n'en ont pas; car, rien de semblable ne se rencontre en eux. C'est par le fond même des choses, par les idées, par le jeu naturel

des passions, par la vérité saisissante des peintures qu'ils nous intéressent et nous amusent, et nullement par des contrastes et des singularités, par des oppositions de mots ou d'idées, et toutes ces autres petites ressources artificielles, qui sont tout juste à l'esprit ce que les manières sont à la bonne grâce.

La légèreté incontinente de Voltaire fait, si je ne me trompe, la plus grande partie de son esprit. Il se tient toujours à la surface des choses; moins il sait, plus il affirme; à défaut de raisons, il recourt aux bons mots, après les bons mots aux injures. Si une question l'embarrasse, il montre qu'elle est ridicule, absurde; si un homme le contredit, il l'écrase d'épithètes insultantes et burlesques. Ces façons lestes et triviales peuvent amuser certaines gens, j'avoue qu'elles me déplaisent. Cela fait rire pourtant, mais c'est dans la partie inférieure de l'âme. Ce rire même ne dure pas, et il laisse après lui un sentiment pénible, entre la honte et le remords. Faut-il donc, au surplus, tant d'esprit pour faire rire les hommes, même les plus sérieux? Plus d'un philosophe se déride, peut-être, volontiers devant les scènes grotesques d'un simple tréteau. Dieu me garde d'user ici de représailles, et de tomber dans les écarts que je condamne. Mais je tiendrais mal mes premières résolutions de pleine et entière franchise, si je ne disais que les trois quarts de ce qui fait rire dans Voltaire, ne sont ni d'un genre plus élevé, ni très-souvent même

d'un meilleur goût; et je me persuade qu'on s'en apercevrait, sans un certain prestige de style toujours heureux et une inconcevable facilité de mêler à ces dévergondages des choses pleines de sens. La liberté qu'on se donne de tout dire, sans honte ni retenue, facilite étrangement le rôle d'homme d'esprit : celui-là seul mérite ce nom qui sait unir la gaîté à la réserve, amuser sans être grossier, faire rire sans faire rougir. L'esprit de Voltaire est, j'en conviens, plus vif et plus mordant; mais celui de Pascal et de Molière est, sans contredit, plus élevé et plus fin. Je ne crains pas d'affirmer ceci, et l'expérience serait décisive, si elle est vraie : à mesure que l'on s'élève dans les délicatesses de l'intelligence et du sentiment, on goûte et on apprécie toujours mieux Pascal et Molière; Voltaire, au contraire, toujours un peu moins.

Tels sont les caractères généraux du style de Voltaire et de sa littérature, que j'ai montré sortir du fond même de sa pensée et de sa philosophie. J'entre maintenant dans l'examen particulier de chacune de ses œuvres.

Mais quelle immense carrière s'ouvre ici à la critique étonnée! C'est le domaine entier des lettres et de la pensée. L'abondante souplesse de Voltaire s'est étendue sur toute la surface et en a touché tous les horizons. Prose et poésie, histoire et roman, sérieux et burlesque, tragédie et comédie, odes et satires, contes et épitres, lettres et pamphlets; il

n'est aucun genre, aucune forme de littérature qui n'ait tenté l'ambitieuse facilité de sa plume. Pour nous orienter dans cette espèce d'océan littéraire, il y a deux grandes divisions qui nous sont indiquées par la nature même des choses, et qui forment comme deux mondes de notre intelligence : le monde de l'idéal et des fictions, et le monde des réalités et des faits; l'un la poésie, l'autre la prose.

Voltaire était-il poëte ? Il y a une poésie de forme et une poésie de fond, une poésie de mots et une poésie d'idées. Si la poésie consiste à parler d'une manière plus recherchée et plus fine que le commun des hommes, à revêtir ses pensées d'un certain lustre et d'un certain éclat, à les renfermer dans une mesure déterminée qui revient périodiquement la même, à les développer avec une élégance abondante, en y semant avec largesse les figures, les métaphores et les allégories; si c'est là toute la poésie, je suis d'avis que Voltaire était poëte. Mais si la poésie est quelque chose de plus haut, si, comme nous en avertit cette langue grecque dont tous les mots sont des traits de lumière, c'est la puissance même de *créer* dans le beau et dans le grand, de s'élever par un sublime enthousiasme jusqu'aux régions pures de l'abstrait, d'y saisir avec vigueur de grands types et de grandes images, de les revêtir d'une forme humaine, et de les faire mouvoir ensuite avec toute

l'énergie d'une réalité vivante; si c'est là la vraie poésie, mère des fortes pensées, des sentiments généreux et des inspirations profondes; avant de prononcer que Voltaire était poëte, un peu d'hésitation, peut-être, devrait se pardonner. Qu'il me soit permis de le dire : je trouve plus de génie poétique dans une seule oraison funèbre de Bossuet que dans toutes les poésies de Voltaire. En parlant ainsi, ce n'est point Voltaire que j'abaisse, c'est la poésie que j'élève à toute sa hauteur.

La réputation poétique de Voltaire se fonde principalement sur le poëme de la Henriade et sur ses tragédies.

Je ne rechercherai pas si le sujet de la Henriade est épique. L'épopée ne tient pas au sujet, mais au poëte. La Henriade pouvait être une épopée, et ce n'est qu'un roman. Est-ce la mesure et la rime qui font l'épopée? Otez-les donc, et voyez ce qui reste. Qu'est-ce que l'épopée? Un idéal humain dans des proportions gigantesques, mis en action. Qu'est-ce que la Henriade? Un grand tableau, sans mouvement et sans vie, où toutes les tailles sont vulgaires et toutes les figures communes. Je vois cent hommes et pas un héros, sans excepter Henri IV qui lui-même n'est que le héros de la pièce et non pas un héros. Ce seul mot, dans sa grandeur homérique, confond la Henriade et montre sa petitesse.

Voulez-vous sentir la différence du roman et de l'épopée? Comparez seulement le quatrième chant

de l'Énéide avec le neuvième chant de la Henriade, les amours de Didon et d'Énée avec celles de Gabrielle et de Henri IV. La grande reine de Carthage, si noble d'abord, si fidèle et si chaste, si passionnée ensuite, si malheureuse et si sublime : voilà de l'épopée. Mais cette jeune Gabrielle, si facile au piége, si tendre sans amour, sitôt séduite sans passion, simple maîtresse de roi, amenée à la fin du poëme pour être la victime d'un caprice né du hasard et qui s'évanouit l'instant d'après : voilà du roman. On reproche à Énée de n'être point passionné; mais devait-il l'être? Il ne fallait pas deux passions, celle de Didon suffit; ce sont les froideurs mêmes d'Énée qui l'irritent, l'exaltent et la poussent enfin au désespoir. Au surplus, si Énée est froid, du moins n'est-il point vil. Mais comment excuser Henri IV, comment ne pas le mépriser, lui qui, le lendemain d'une bataille, dans le moment le plus critique de ses affaires, quitte son armée, se livre à la première apparence du plaisir, et s'en va, séducteur vulgaire, et qui pis est, capitaine perfide, déshonorer une jeune fille sans défense, dont le père risque actuellement sa vie pour lui, comme nous en avertit le poëte :

. . . . Elle attendait son père,
Qui fidèle à son roi, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.

Je le répète, voilà du roman ; et, s'il faut le dire, du mauvais roman.

On dit que les événements étaient trop voisins, qu'il leur manquait le prestige des âgés et le secours du merveilleux. Homère était-il donc plus éloigné de la ruine de Troie? Et quel est ce merveilleux dont on veut parler? Je n'en connais qu'un seul de nécessaire à l'épopée; c'est celui qui naît naturellement de la grandeur idéale des types, derrière laquelle l'imagination voit toujours quelque chose de surnaturel et de divin. Le merveilleux qui fait intervenir directement Dieu et les puissances supérieures, est, sans contredit, un grand et puissant ressort; mais ce n'est point l'épopée. Et ce merveilleux même ne manquait pas au sujet; c'est la foi et le génie qui manquaient au poëte.

On parle de la philosophie et de la haute moralité de ce poëme. Je vois, en effet, qu'il est dirigé contre une religion accusée de superstition et de fanatisme; mais pourquoi cette religion, après avoir eu tort dans les neuf premiers chants, a-t-elle raison dans le dernier? Quel est cet étrange héros, qui triomphe en passant dans le camp ennemi? La Ligue est cruelle, fanatique, forcenée; et c'est elle qui l'emporte. La Réforme est tolérante, noble, et généreuse; et c'est elle qui succombe. Qu'importe que Henri IV entre dans Paris? ce n'est qu'un transfuge. Les hommes meurent, les murailles croulent; mais l'idée reste debout, et le poëte lui-même, oubliant son œuvre, tombe à genoux et chante son triomphe. S'il y a dans la Henriade une

autre philosophie et une autre moralité que celle-là, je ne les connais pas.

Je conviendrai maintenant, tant qu'on voudra, que ce poëme renferme de magnifiques tirades, des vers heureux, de belles descriptions, des peintures animées, des comparaisons ingénieuses, des figures hardies, d'intéressants épisodes, d'éloquentes harangues, des portraits bien saisis, des pages brillantes, des chants même bien soutenus. Mais pas plus dans le style que dans l'idée, la Henriade n'est épique; elle manque de grandeur et d'ensemble, dans l'un comme dans l'autre: le génie ne se divise pas. Il en peut coûter à notre vanité; mais en dépit de la Henriade, notre tête épique est encore en demeure de faire ses preuves.

Soit que la tragédie demande une moins grande force de conception, soit qu'elle convienne mieux par sa forme à la nature de notre esprit, il est certain que la littérature française a pris de ce côté une glorieuse revanche, dont Voltaire partage les bénéfices. Ses tragédies ont sur la Henriade une supériorité incontestable. Ce n'est plus cette langueur molle et froide du poëme qui se traîne plutôt qu'il ne marche. Il y a dans ses tragédies du mouvement et de la vie, de l'action et de l'intérêt. Elles feront toujours une forte impression sur la multitude, et exciteront très-vivement son admiration. Si Voltaire était notre seul tragique, il serait grand; mais peut-on lui donner ce nom à côté de

Corneille et de Racine? Mérope, Alzire, Zaïre, Tancrède, Mahomet sont certainement de belles tragédies; mais qui voudrait les comparer à Andromaque, Phèdre, Iphigénie, Athalie, Cinna, les Horaces, Polyeucte?

Il est une observation qui me frappe et qui explique tout. Une pièce de Voltaire fait plus d'effet à la première représentation qu'à la seconde, plus à la foule des esprits qu'à l'élite. Il en est tout le contraire de Corneille et de Racine : de Racine, dans toutes ses pièces; de Corneille, dans ses bonnes. A quoi cela tient-il? Il y a deux moyens d'exciter la curiosité des hommes et de provoquer leur intérêt dans les jeux scéniques. L'un consiste dans une succession rapide de mouvements imprévus et de coups soudains, qui tiennent continuellement le spectateur en haleine, et renouvellent à chaque instant sa surprise. L'autre, plus simple et plus profond tout à la fois, prend une idée à son origine, la suit dans tous ses développements, et la conduit par une suite graduée de faits qui s'enchaînent jusqu'à son dénoûment. Ces deux systèmes peuvent se résumer ainsi : le système des mouvements multiples et de la surprise; le système du mouvement simple et continu, et de la réflexion. Le premier de ces systèmes est plus fait pour la première représentation que pour la seconde, parce qu'il est de la nature des surprises de ne se renouveler qu'avec peine et toujours affaiblies; plus pour la foule des specta-

teurs que pour les connaisseurs de choix, parce que ses beautés étant, pour ainsi dire, toutes à l'extérieur, frappent et saisissent du premier coup, et n'ont besoin, pour être saisies, que d'une certaine sensibilité instinctive, du regard seul, en quelque sorte.

Les tragédies, selon l'autre système, demandent pour être comprises et senties des intelligences au-dessus du commun, des esprits cultivés par la réflexion et l'analyse. Leurs beautés plus voilées et leurs combinaisons plus savantes, se révélant toujours mieux à mesure qu'on les observe plus longtemps et de plus près, ménagent des plaisirs toujours plus vifs pour chaque représentation nouvelle : *Decies repetita placebit.* Voilà Voltaire, et voilà Corneille et Racine. Celui qui sera pressé de recueillir des applaudissements et des couronnes, devra suivre Voltaire. Si l'on préfère les honneurs de la postérité au bruit flatteur des acclamations, et la gloire à l'amour-propre, il faut travailler comme Corneille et Racine, et se résigner.

La tragédie est tout entière dans le jeu énergique des passions. Les passions ne se contrefont pas. Pour les faire agir et parler avec vérité, il faut les sentir, ou plutôt, peut-être, les avoir senties et en être encore capable. Il ne faut pas confondre les passions de cœur ou de sentiment, et les passions de tête ou d'imagination. Leur langage a des différences tout à la fois délicates et profondes. Elles n'échap-

pent point aux vrais connaisseurs qui joignent une sensibilité vive à un goût exercé; mais le commun des hommes s'y trompe aisément, et se montre très-souvent plus sensible aux exagérations outrées où tombent toujours les passions de fantaisie, qu'au langage simple et naturel des passions sincères. C'est un peu comme les femmes, dit-on, qui se laissent prendre plus facilement aux hommages empressés de la légèreté, qu'aux démonstrations respectueuses et timides d'un amour sérieux. J'établis cette différence entre Voltaire et Racine : le premier fait parler la passion comme un homme d'esprit et d'imagination qui veut être galant; le second, comme un homme réellement épris, qui laisse échapper à regret des paroles qui le trahissent.

Quand j'ai relu les tragédies de Voltaire, Zaïre entre autres, et que j'ai voulu les analyser, je suis resté étonné, je l'avoue, non-seulement de la faiblesse des plans en général, mais du peu de consistance même du style, et de la pauvreté réelle qui se cache sous le vernis d'une magnificence trompeuse. Les tragédies de Voltaire sont toutes prises, pour ainsi dire, de la perspective de la scène. Le mouvement théâtral, qui en fait ressortir les beautés, en cache aussi les défauts. S'il n'y avait plus de théâtre, je me persuade que les tragédies de Voltaire seraient peu lues; celles de Corneille et de Racine le seraient toujours. Je pense, encore une fois, qu'il

suffit d'un très-grand talent, d'une grande souplesse d'esprit jointe à une imagination vive, pour faire des tragédies comme Voltaire. On n'en fait comme Corneille et Racine qu'avec du génie.

Il est difficile de triompher de sa nature; c'est la Minerve contre laquelle il est inutile de s'insurger. L'esprit vif et léger de Voltaire s'accorde mal avec le sérieux élevé des grandes œuvres poétiques, l'épopée surtout. On sent qu'il se fait violence à lui-même. Cette haute tenue d'esprit ne lui est pas naturelle; cette gravité solennelle le gêne et le fatigue. Son embarras se trahit, moins encore par ses fréquentes chutes que par l'élévation exagérée où le porte l'énergie même des efforts qu'il s'impose. Si Voltaire est poëte, poëte original, d'un mérite à part et tout à fait incontestable, c'est quand il s'abandonne à lui-même, et que, lâchant, pour ainsi dire, la bride à sa nature, il la laisse aller en pleine liberté. Le genre incisif et malin, léger et vagabond, satirique et burlesque : voilà sa vocation, et voilà son triomphe. C'est alors qu'il travaille d'inspiration, c'est alors qu'il devient vraiment poëte...., quand il n'oublie pas qu'il est homme.

Quelle est cette œuvre qui se présente ici, traînant après elle la pudeur profanée, la religion déshonorée, la patrie dans l'opprobre et le deuil, et l'humanité dans la fange? Son aspect seul a quelque chose de souillé et d'infâme; la main qui veut y toucher hésite et tremble, comme devant un crime;

l'œil qui la voit craint d'être impur. Il s'en exhale, dès qu'elle s'ouvre, comme une odeur corrompue qui soulève le cœur; la vertu en est alarmée, le vice même s'en étonne. Le critique impassible veut en vain l'affronter; le dégoût triomphe de son courage, son imagination se salit et s'indigne, dans la solitude même il se sent rougir, le livre lui brûle dans les mains comme du feu, et le rejetant tout à coup loin de lui avec horreur, il se dit dans la généreuse colère de son âme: La critique est-elle donc comme une malheureuse courtisane, livrée aux caprices d'une infâme débauche, et condamnée à subir ses outrages? Que lui importe de connaître ce qu'elle ne peut ni louer ni blâmer? L'éloge serait un crime; le blâme même est une honte. Il n'est qu'une seule expiation pour ces attentats énormes à la pudeur humaine : c'est de les amener comme de grands coupables couverts d'un voile noir, de les montrer un instant à la foule épouvantée, et les jeter ensuite pour jamais dans les ténèbres. Qu'ainsi soit! et que tout écrivain qui cherchera la gloire dans la complicité des vices et la corruption des mœurs, ne trouve, en arrivant à la postérité indignée, que la honte et le silence!

Les poésies légères de Voltaire, Contes, Épîtres, Satires et Discours, mériteraient d'être plus connues qu'elles ne le sont généralement : je parle sous le rapport de l'art et du style. Ce sont les seules, à mon avis, qui gagnent à l'analyse, et dont l'étude

ait un profit réel que nulle autre étude ne remplacerait. Si quelqu'un voulait se former au style de l'épopée ou de la tragédie, je lui conseillerais d'autres modèles à étudier que Voltaire. Mais je ne sais si, dans les divers genres que je viens de nommer, notre langue a rien de plus parfait, sans en excepter même les épîtres et satires de Boileau, et les contes de Lafontaine. Boileau et Lafontaine ont, sans contredit, des qualités éminentes qui manquent à Voltaire, au même degré du moins; mais combien Voltaire n'en a-t-il pas qui manquent aux deux autres poëtes, et qui sont, si je ne me trompe, les plus essentielles, c'est-à-dire, les plus appropriées à chacun de ces genres? L'*Épître à Horace*, le *Pauvre Diable*, le *Russe à Paris*, n'ont rien de supérieur dans notre littérature, peut-être même rien d'égal.

Les autres petits poëmes, madrigaux, épigrammes, impromptus, sont loin d'avoir la finesse et l'esprit qu'on leur suppose gratuitement, sur la réputation de l'auteur. Sauf un très-petit nombre d'exceptions heureuses, ce ne sont généralement que des pensées vulgaires, des lieux communs, des allusions banales à la fable ou à l'histoire, le tout sentant un peu la gêne et quelquefois même (qui le croirait dans Voltaire?) le pédantisme classique. Ceci pourra paraître étrange : mais j'en appelle du doute à la lecture.

Il semble, au premier abord, que les habitudes d'esprit de Voltaire devaient l'appeler à de grands

succès dans la comédie; et on s'est beaucoup étonné, en effet, qu'il n'ait produit dans ce genre que des tentatives impuissantes. Je serais, quant à moi, grandement étonné du contraire. Je ne veux point faire un paradoxe; mais de tous les genres de littérature, nul ne demande, peut-être, un esprit plus sérieux et plus réfléchi que la comédie.

Voyez tous les grands comiques, Ménandre, Plaute, Térence, et Molière le plus grand de tous. Je ne parle pas d'Aristophane; ce n'était qu'un satirique, comme Voltaire, avec lequel on pourrait lui trouver plus d'une autre ressemblance. Qu'est-ce qui distingue ces immortels censeurs de notre humanité? Je remarque dans tous la même nature d'esprit grave et méditative. Où Molière a-t-il puisé cette gaieté comique inconnue avant lui? Chose étonnante! elle prend sa source dans une mélancolie profonde, dans une sorte de tristesse d'âme douce et rêveuse.

Les rieurs ne font jamais rire : c'est le contraste entre le plaisant des choses et le calme impassible de l'homme qui fait tout le comique.

Il ne faut pas confondre la comédie et la satire. L'une étudie les passions et leurs inconséquences, l'autre se prend aux hommes et à leurs faiblesses; l'une raisonne, l'autre médit. La première exige une grande philosophie d'observation avec une certaine bonhomie de caractère franche et naïve; il ne faut pour la seconde que de la malice et

de l'esprit. Rien ne paraît, au premier coup d'œil, plus voisin que la comédie et la satire; rien cependant n'est plus opposé et plus éloigné. Ceci explique tout : Voltaire n'est rien dans la comédie, parce qu'il est tout dans la satire.

L'ambition poétique de Voltaire a joué d'un égal malheur dans deux genres qui sont comme les antipodes de la littérature : la comédie et l'ode. C'est que l'une et l'autre ne souffrent point de médiocrité. Le rire et l'enthousiasme sont deux extrémités de notre nature, qui ne connaissent pas de degrés, et qu'on blesse toujours quand on ne les satisfait qu'à demi. Voltaire ne pouvait atteindre ni l'une ni l'autre de ces deux extrémités; il était trop violent pour l'une, trop froid pour l'autre, trop léger pour toutes deux.

Nous savons maintenant pourquoi Voltaire ne devait point réussir dans la comédie et dans l'ode, pourquoi il devait être plus heureux dans l'épopée, plus heureux encore dans la tragédie, et pourquoi, enfin, il ne devait triompher réellement que dans un seul genre, le léger et le burlesque. Le poëte nous est expliqué; nous connaissons sa force et sa faiblesse, son étendue et ses limites. Arrivons au prosateur.

Il est des hommes dont la pensée et la parole se forment et se développent dans les puissantes lenteurs de la méditation : il en est d'autres, au contraire, que la réflexion semble déconcerter, et qui

ne peuvent penser et écrire que dans une sorte d'impétuosité d'esprit qui les entraîne. Pour ceux-ci, dont la vitesse fait la force, les difficultés qui se rencontreraient dans la forme du langage affaibliraient infailliblement leur pensée, en l'obligeant à s'arrêter. Les lourdes entraves de la poésie vont mal à ces natures impatientes : je n'en excepte que la poésie légère, où la liberté de genre rachète l'assujétissement des formes. A ces ouvriers de la pensée, si actifs et si prompts, c'est la prose qu'il leur faut : la prose avec toute l'indépendance, toute la souplesse, toute la variété de ses allures; sa mollesse énergique se moulera d'elle-même à toutes les combinaisons de leur esprit, à toutes les fantaisies de leur imagination. Comme cet appareil heureux, dû à la science de nos jours, qui saisit au passage les images qu'on lui offre, la prose saisira aussi ces rapides pensées au vol, et nous les y retrouverons avec une force et une fidélité d'empreinte qui nous étaient inconnues. Je dis ceci de Voltaire : plus poëte par ambition et par goût, plus prosateur par nature.

Venu dans un siècle étrangement amoureux des vers et de poésie, Voltaire voulut être poëte et le fut. Mais je regretterai toujours, pour la gloire de notre littérature et pour la sienne, qu'il n'ait pas augmenté sa prose d'autant d'ouvrages utiles, qu'il a grossi la liste de ses tragédies de pièces faibles et sans portée. La poésie n'est bonne que quand elle

est excellente. Je préférerais, je l'avoue, au poëme pompeusement somnolent de la Henriade, un autre siècle de Louis XIV. C'eût été, tout à la fois, moins de peine peut-être pour l'auteur, et plus de profit pour nous.

En prose comme en poésie, Voltaire s'est exercé dans tous les genres, et a réussi dans tous. Mais ici encore, c'est dans le genre léger, ou plutôt dans un certain genre mixte, mi-sérieux et mi-plaisant, que se marque le mieux l'originalité de son talent: tant il est vrai que la nature reprend partout ses droits, et qu'elle ne se prête jamais bien aux contraintes qu'on lui impose.

Plusieurs de ses grandes compositions historiques se distinguent, sans contredit, par une gravité noble et soutenue; mais cette gravité même a quelque chose de sec, comme il arrive toujours aux hommes naturellement légers, qui veulent être sérieux. On ne peut cependant contester à Voltaire un heureux mélange de toutes les qualités qui font un historien éminent. Comme écrivain, nul ne connut mieux l'art de composer et de lier le récit, de rattacher les événements entre eux, de les mêler et de les disjoindre à propos; l'esprit passe sans surprise d'un fait à un autre, et suit les développements de l'œuvre jusqu'au bout, sans peine, sans effort, et presque sans travail. Son style a ce juste tempérament de simplicité et d'élégance, de souplesse et de fermeté, qui convient au

sérieux élevé de l'histoire. Comme juge et comme critique, il possède non-seulement par raison, mais par instinct et par nature, cette sage méfiance d'esprit qui ne se laisse point trop imposer par les témoignages, cette sagacité pénétrante qui discerne le vrai du faux, les apparences de la réalité, et découvre hardiment les vrais mobiles des choses sous les vains prétextes de la politique et de l'amour-propre. Peu d'hommes, sans aucun doute, eussent été plus propres que lui à écrire l'histoire, s'il avait été plus exempt de préjugés et de passions, et qu'il eût moins cédé aussi à un certain penchant poétique, qui le portait à rendre le vrai vraisemblable, et à donner à l'histoire, par de douces violences, un demi-prestige de roman.

Charles XII, avec ses mœurs étranges, son caractère héroïquement bizarre et ses aventures romanesques, était un sujet à souhait pour l'imagination de Voltaire, plus amie encore de l'extraordinaire que du grand. L'histoire de cet aventurier couronné est un chef-d'œuvre de narration claire et abondante, noble et simple, pleine de charme et d'intérêt. Celle de son rival, Pierre-le-Grand, était plus digne des pinceaux de l'histoire; mais elle demandait une force et une profondeur, dont Voltaire était moins capable : « L'histoire de Charles XII était amusante, dit-il lui-même; celle de « Pierre Ier est instructive. » Je n'ajouterai qu'un mot à ce jugement de l'auteur : c'est que l'une est

plus amusante peut-être qu'il ne convient, et l'autre, moins instructive qu'elle aurait pu l'être. Charles XII grandit sous la plume de son historien; il me semble que Pierre-le-Grand diminue.

Le Siècle de Louis XIV est plus qu'une belle composition historique, c'est une œuvre originale. L'antiquité grecque et romaine ne nous a rien laissé, je ne dis pas de supérieur, mais de semblable. On ne connaissait pas encore cette manière d'écrire l'histoire, de la rattacher au sort des peuples et à tous les éléments de la vie sociale, de faire marcher de front la politique, la guerre, la religion, les lois, l'administration, le commerce, l'industrie, les lettres, les sciences et les arts. C'était une grande et heureuse innovation. Elle subjugua l'admiration universelle à son apparition; et, aujourd'hui même encore, elle tient son rang parmi les chefs-d'œuvre de l'histoire moderne, plus élevés sans doute et plus hardis, mais moins châtiés peut-être, et moins parfaits. Le *Précis du Siècle de Louis XV* est une ébauche qui fait suite à une peinture achevée. C'est moins une histoire que de simples mémoires; et peut-être l'histoire d'un siècle est-elle impossible à faire par les contemporains, auxquels il manque le lointain de la perspective, et que la proximité des événements éblouit.

Le volumineux *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations* est moins une histoire générale, ainsi qu'il

s'intitula d'abord, qu'une insurrection générale de l'histoire contre la religion et le sacerdoce. Voltaire prend le fil des affaires du monde à l'endroit où Bossuet l'avait abandonné : mais il ne le suit pas, il le coupe. Bossuet, dans sa haute et puissante synthèse, avait montré l'établissement du christianisme comme le but providentiel de tous les grands événements du monde. Voltaire se garde bien de lutter corps à corps avec un pareil adversaire; il l'esquive et l'évite, et semble lui dire en fuyant : Vous avez fait du christianisme l'œuvre de Dieu, dans les temps anciens; j'en ferai l'œuvre du démon, dans les temps modernes. Je montrerai le sacerdoce comme le mauvais génie de l'humanité; tous les malheurs, toutes les guerres, tous les fléaux et tous les crimes sortiront de cette source. Je pardonnerai aux grands leur dureté et leur corruption, aux rois leur tyrannie, aux législateurs leurs passions et leurs erreurs, aux magistrats leurs iniquités, aux peuples leurs égarements : la religion seule me répondra pour tous. Voltaire raisonnait-il réellement ainsi? avait-il conscience de lui-même et de son œuvre? Il me répugne de le penser; j'aime mieux croire que l'*Essai sur les Mœurs* n'est qu'une immense illusion d'un esprit prévenu.

Faut-il comparer, maintenant, les deux œuvres sous le rapport de l'art et de l'exécution? Quelle distance! C'est un édifice à côté d'un monument. L'un éblouit par la légèreté de son architecture

vive et brillante; l'autre impose par la majestueuse simplicité de sa masse, son ordre et sa grandeur. Je ne sais si jamais deux hommes se ressemblèrent moins que Voltaire et Bossuet. C'est qu'ils sont, l'un et l'autre, la plus haute expression de deux siècles opposés : d'un côté, la foi et le génie; de l'autre, l'incrédulité et l'esprit. Je craindrais de trop humilier Voltaire, en le tenant plus longtemps en présence d'une supériorité qui l'écrase.

Voltaire s'est ouvert dans le roman une route absolument nouvelle. Ce genre de littérature n'avait été jusqu'à lui qu'une exagération héroïque du cœur humain, une sublime illusion de la vie. Voltaire le réduisit aux proportions de notre nature, et en paraissant l'abaisser, il l'éleva. Ses romans sont des peintures de la vie humaine prise sur le fait, mais vue toujours d'un seul côté, qui est le mauvais. Tout ce qu'il y a dans le monde de misères et de honte, de méchanceté et de faiblesse, de travers et de vices, de légèretés et de bassesses, de ridicules et d'infamies : voilà l'humanité, telle qu'elle est peinte dans les romans de Voltaire. C'est bien elle, en effet, on ne peut le nier; mais, grâce à Dieu, ce n'est pas elle tout entière, et je ne pardonnerai jamais qu'on cache ses vertus et ses grandeurs, pour le plaisir de la calomnier et de l'avilir. Si la philosophie de Voltaire avait besoin, pour la commodité de ses démonstrations, que l'humanité fût ainsi faite, il ne me reste qu'une

chose à dire : c'est que l'humanité est vengée et sa philosophie condamnée.

Zadig est une accusation insidieuse, spirituelle et fine contre la Providence. *Candide* continue cette guerre en l'agrandissant; c'est le tableau le plus épouvantablement gai de toutes les misères de la vie, c'est la moquerie la plus sanglante qui ait été faite de la raison humaine. Le romancier philosophe fait poser devant lui l'humanité comme une grande folle qu'il s'amuse à railler. Quand on a lu Candide, si on l'a compris, on connaît tout Voltaire. Il s'y est épanché tout entier; on croit le voir et l'entendre; il n'écrit pas, il parle; son génie s'échappe, sa verve déborde, sa nature s'abandonne. Si Voltaire a produit quelque œuvre de génie, c'est à coup sûr Candide; mais ce génie n'est pas de l'homme. Plus on observe cet immense et tranquille ricanement, plus on y sent je ne sais quoi de mystérieux et d'horrible. Il y a là une inspiration d'en bas, et comme une grâce d'enfer : c'est le rire de Satan lui-même, ce rire effroyable de joie et d'orgueil, qu'il fit éclater sous la voûte des cieux, lorsqu'il se replongea triomphant dans l'abîme, après avoir souillé l'enfance virginale du monde, et jeté la douleur et la mort dans les entrailles de l'humanité flétrie.

L'art heureux de lier dans un récit rapide une suite d'aventures curieuses, de mêler et de fondre ensemble la raison et l'esprit, le pathétique et le plai-

sant, de cacher des intentions philosophiques sous l'appareil fantastique des fictions : c'est là ce qui frappe dans l'*Ingénu*, dans la *Princesse de Babylone*, dans l'*Homme aux quarante Écus*, dans *Micromégas*, dans les *Voyages de Scarmentado*, dans la *Vision de Babouc*, et en général dans tous les romans de Voltaire. Mais il est un sentiment qui domine partout l'admiration et la fatigue : c'est le dégoût inspiré par le cynisme calme et froid de l'écrivain, par la honteuse nudité de ses peintures, par la dégoûtante profusion des plus sales plaisanteries et des plus vulgaires équivoques. Et telle est cependant la déplorable corruption des hommes, qu'ils admirent plus volontiers l'art et l'esprit dans les choses déshonnêtes, et qu'à mérite égal d'exécution entre deux œuvres, l'une réservée et décente, l'autre licencieuse et sans pudeur, ils inclineront toujours pour la dernière, où ils croiront remarquer un charme secret qu'ils se figurent tenir à l'œuvre, et qui ne vient que de leurs passions.

Voltaire a créé le pamphlet philosophique : on ne connaissait avant lui que le libelle et la satire. Je ne parle pas seulement ici de ces mille et une petites pièces, écrites à l'improviste, qu'il lançait à chaque instant, de droite et de gauche, comme des flèches rapides, et que dans son langage ironique il appelait ses *Facéties*. Toutes les œuvres de Voltaire, quelque nom qu'on leur donne, se rapprochent plus ou moins du pamphlet. Ses romans sont des

pamphlets en action ; son *Dictionnaire philosophique* est une collection de pamphlets par ordre alphabétique ; l'*Essai sur les Mœurs* n'est qu'un énorme pamphlet historique de neuf siècles. Ses tragédies même et sa Henriade sentent le pamphlet : l'allusion, l'attaque détournée, le trait perfide sont partout. Qu'on prenne Voltaire sous toutes ses faces, qu'on le tourne dans tous les sens, le pamphlétaire se voit toujours.

Il était né pour cette littérature militante, qui écrit comme on fait la guerre : guerre d'escarmouche et de surprise, de trahison et d'embuscade. Le pamphlet est un archer armé à la légère, qui ne combat que de loin. Il ne serait pas difficile de le vaincre, mais il est impossible de l'atteindre. Il se joue de tous les obstacles qu'on lui oppose, creusant en dessous lorsque l'ennemi occupe les hauteurs, et sautant par-dessus les barrières lorsque toutes les avenues sont gardées. Il ne tue pas d'un coup ; mais il fait de ces blessures étroites et profondes qu'on ne peut guérir. Fondateur du genre, Voltaire l'a porté à son plus haut degré, et en a fait une puissance. Toutes les fois qu'il se rencontrera un homme pour manier cette arme redoutable, cet homme n'a qu'à se demander le but qu'il veut atteindre, et s'il lui reste vingt ans à vivre, voulut-il bouleverser le monde, il le fera.

Le seul devancier du genre qu'on pût comparer à Voltaire, c'est Luther. A travers les différences de siècle et de pays, qui distinguent ces deux grands

agitateurs de l'esprit humain, on voit en eux une nature commune, la nature du pamphlétaire audacieux et violent. Ils n'ont vaincu l'un et l'autre que par le pamphlet : et c'est pourquoi je me persuade que leur œuvre ne tiendra pas ; car rien ne dure, en définitive, que l'éternelle raison et l'éternel bon sens.

La correspondance de Voltaire est la partie de ses œuvres la plus curieuse, et, si je ne me trompe, la plus utile à étudier. C'est l'histoire entière du dix-huitième siècle ; c'en est, du moins, le monument le plus important, autour duquel tout le reste pourrait se grouper aisément. Tout le dix-huitième siècle est dans Voltaire, et tout Voltaire est dans sa correspondance. Nul ne doit se flatter de connaître cet homme vraiment prodigieux, s'il n'a lu et médité attentivement l'immense recueil de ses confidences. Celui qui aura la patience de dépouiller ce volumineux dossier et de le résumer, aura fait la meilleure histoire de Voltaire et de son siècle, pleine de vie et de vérité.

La liberté du genre épistolaire devait convenir à l'esprit vif et facile de Voltaire. Presque toutes ses lettres sont des modèles de finesse, de bon goût, de légèreté et d'esprit. Mais si elles honorent sa plume, quel tort ne font-elles pas à sa réputation ! Que de petitesses dévoilées ! que de basses intrigues ! que de honteuses faiblesses ! En vérité il fallut un rare courage à ses disciples pour livrer ces tristes secrets à la postérité. Si c'est l'amour de la vérité

qui les y porta, on ne peut assez admirer un si généreux sacrifice. Mais ne furent-ils pas trompés plutôt par l'impudeur du temps, peu soucieuse de voiler aux regards de l'histoire des nudités qu'elle ne sentait pas?

La correspondance de Voltaire avec les grands personnages de son temps, particulièrement avec le roi de Prusse et l'impératrice de Russie, est loin de répondre à ce que semblent promettre des noms aussi illustres. Vous diriez, non des philosophes et des rois, mais des jeunes gens fraîchement lettrés qui jouent avec les mots, s'étudient aux phrases et ne s'écrivent que pour faire briller leur esprit. Si la politique et la philosophie interviennent, ce n'est point sérieusement, mais comme un simple sujet de conversation, où la fantaisie des interlocuteurs s'égare dans mille sentiments opposés, mille pensées contradictoires. On plaisante et on déclame; on parle des choses futiles avec sérieux, et des choses sérieuses avec futilité; on vante la liberté en pratiquant le despotisme; on couvre de mépris le genre humain dont on se dit l'apôtre, et on défend les droits des peuples en insultant à la Pologne mutilée. Rien de grand, rien de digne, rien de vrai. Toute cette correspondance roule dans le vide et dans le faux. Voltaire s'y montre à nu avec tout ce que sa nature a d'extrême: tour à tour fier et rampant, emphatique et trivial.

Il faut voir cet homme, si libre et si spirituel avec

ses amis, comme il est embarrassé, guindé, décontenancé, pour ainsi dire, vis-à-vis de ces hautes puissances. Tout lui fait défaut, jusqu'à son esprit. Ses flatteries sans sincérité, sont aussi sans délicatesse; il les pousse jusqu'au ridicule et au burlesque. Il descend au dernier degré du servilisme, et s'en relève par des libertés inouïes qui affectent d'être grossières et indécentes, pour paraître plus familières. On ne croira jamais, sans les lire, les oublis grossiers, les bouffonneries de mauvais lieu dont il a sali ses lettres à l'impératrice de Russie. Qu'un vieillard plus que septuagénaire, grand patriarche de philosophie et de morale, ait pu écrire ces choses, et qu'il se soit trouvé une jeune impératrice, une jeune femme capable de les entendre et d'y répondre, sans s'être jamais connus l'un l'autre; c'est ce qui ne pouvait se voir qu'une seule fois, dans un seul siècle, et avec ces deux noms qui disent tout: Voltaire, Catherine. Rien ne montre mieux que cette correspondance l'immense désordre de ce siècle, où tout parut se confondre hors de ses voies naturelles: la dignité manquant en haut, le respect manquant en bas, la convenance manquant partout.

O Fénelon! ô duc de Bourgogne! j'ose réveiller ici votre souvenir pur et auguste. Vos mutuels épanchements, d'une gravité si tendre, honoreront à jamais la vraie philosophie et la vraie religion. C'est bien ainsi que doivent se parler un maître et un disciple qui s'aiment, et qui aiment par-dessus tout

encore Dieu, la vérité, l'humanité et la vertu. Non, il n'est pas un honnête homme au monde, qui ne repoussât loin de sa maison un précepteur comme Voltaire, et qui ne fût heureux, ô Fénelon, de vous avoir pour son ami et pour maître de ses enfants. Si l'on veut voir la religion et la philosophie à l'œuvre, non pas en parade, mais dans l'intimité, et juger laquelle des deux sait parler à l'oreille des rois le langage le plus digne et le plus utile aux hommes, il faut lire et comparer Voltaire et Fénelon.

Dans ses œuvres de critique littéraire, Voltaire montre un jugement ferme, un goût sûr et fin, une délicatesse extrême, mais peu de profondeur et de philosophie. Il n'étudie que les effets et néglige les causes; rarement il remonte aux premiers principes du beau qui ont leur fondement dans notre constitution morale. Le *Temple du Goût* est une suite de portraits esquissés avec tout le bonheur et toute la négligence d'un pinceau exercé qui semble courir au hasard. Ses *Commentaires sur Corneille* sont l'ouvrage le plus curieux et le plus utile à étudier pour ceux qui voudront connaître à fond la langue française, sa syntaxe, son génie, sa poésie; mais rien d'approfondi sur l'art théatral. En général la critique de Voltaire tend à préférer l'élégance à la simplicité, la pureté du style à la force, la correction à la grandeur, les habiletés du goût aux franches allures du génie. Il est critique, comme il est artiste. Les grands mouvements, les grandes har-

diesses lui échappent. On en sera peut-être scandalisé, mais, il faut le dire : il a méconnu toutes les plus hautes sublimités de l'art: la Bible, Homère, le Dante, Shakspeare. La poésie de la Bible est *du galimatias;* Homère est *un beau parleur*; la Divine Comédie est *un salmigondis qu'on a pris pour un beau poëme épique*; les tragédies de Shakspeare *sont des farces monstrueuses.*

Je dénonce ces quatre grands attentats littéraires. Et me rappelant ici le jugement du philosophe sur ces *aveugles pleins de témérité et de babil,* appelés par *sobriquet l'infaillible Aristote, le Docteur angélique, le divin Platon,* je reste confondu, je l'avoue, de tant d'énormités, et ne sais que plaindre l'intelligence qui s'en est rendue coupable. Serait-il donc vrai qu'en littérature, comme en philosophie, cette intelligence manquât du sens des choses supérieures, et qu'il y eût, à une certaine hauteur, tout un ordre de sentiments et de pensées où elle ne devait jamais atteindre? Le doute que j'ose élever ici est grave, je le sais; il est hardi. Je ne reculerai point devant son importance et ses dangers, lorsque le moment sera venu de l'aborder avec certitude; c'est-à-dire, lorsque l'étude générale de l'homme, considéré dans l'ensemble de ses habitudes et de ses facultés, nous aura fourni les moyens de solution qu'elle possède et que nous allons lui demander, dans toute l'indépendance de la critique et toute la sincérité de l'histoire.

TROISIÈME PARTIE.

Pour accomplir notre œuvre selon le plan que nous nous sommes tracé, il nous reste donc maintenant à examiner la vie même de Voltaire, sa conduite et ses mœurs; à montrer de quelle manière l'homme a déterminé le philosophe et l'écrivain, quelle influence son siècle a eue sur lui, et quelle influence, à son tour, il a exercée sur son siècle.

Je ne suis pas de ceux qui expliquent fatalement les hommes par les circonstances au milieu desquelles ils ont vécu. Les hommes provoquent les circonstances, tout autant pour le moins que les circonstances les provoquent eux-mêmes. Tout se rencontre à point fixe pour seconder nos inclina-

tions naturelles. Il semble, au premier abord, que ce sont les événements qui s'arrangent tout seuls pour entraîner un homme; tandis que c'est l'homme lui-même qui les a fait naître par mille moyens secrets qui ne se voient pas, et qui décident cependant de tout. Telle rencontre qui n'aurait été qu'un accident sans suite, devient un événement décisif, parce que nous y trouvons une ouverture à nos penchants qui la saisissent et la suivent jusqu'au bout.

Que Voltaire ait appris à lire dans les plates impiétés de la Moïsade; qu'il la sût par cœur, à l'âge de quatre ans; qu'il ait eu pour parrain et pour premier maître un abbé bel-esprit, M. de Châteauneuf; qu'il ait été présenté encore enfant à la célèbre Ninon, encouragé, béni, gratifié par elle : ce sont là, j'en conviens, des faits curieux qui méritent d'être remarqués dans une histoire; mais il y aurait peut-être quelque puérilité à vouloir pronostiquer la destinée d'un homme par d'aussi minces événements. Si Voltaire avait été un homme religieux, il ne manquerait pas de profonds logiciens pour démontrer qu'il ne pouvait en être autrement d'un élève des Jésuites, livré à leur enseignement et à leur direction pendant les sept années de la vie qui décident ordinairement de tout le reste. Je voudrais que l'exemple de Voltaire et du dix-huitième siècle tout entier élevé à la sévère et religieuse école du siècle précédent, servît à prouver au moins qu'il

y a dans la marche des sociétés quelque chose de plus puissant que tout, qui les entraîne en dépit des obstacles, et dont il faut chercher le frein ailleurs que dans l'éducation, évidemment impuissante à contenir des mouvements si profonds. L'éducation ne commence pas, elle suit; elle modère et gouverne, et ne constitue pas.

Du berceau à la tombe, pendant trois quarts de siècles, toute la vie de Voltaire n'a été qu'un long cri de révolte contre la religion et le sacerdoce. Il est impossible de se méprendre sur le vrai caractère de cette lutte. Ce n'est pas une guerre sérieuse de philosophie et de principes; c'est une guerre d'insurrection, une guerre de passion et de représailles, une guerre à outrance. Cette fureur opiniâtre que rien ne put calmer, ni la raison ni l'âge, et qui a tous les caractères extérieurs d'une vengeance, à quoi l'attribuer? On a voulu l'expliquer par les persécutions dont il fut victime, et qui remplirent sa vie de trouble et d'amertume. Mais d'où lui sont donc venus tant de malheurs et d'outrages? Chose étonnante! la religion y est presque entièrement étrangère. Les premières contrariétés de sa jeunesse, son expulsion du sein de sa famille, son espèce d'exil en Hollande, l'asservissement de sa muse dans une étude de procureur, ne furent que des précautions de l'autorité paternelle justement alarmée de son goût effréné pour les plaisirs et la poésie. Et ses deux incarcérations à la Bastille, et ses fré-

quentes fuites de Paris, et sa malencontreuse aventure de l'hôtel Sully, et celle plus fâcheuse encore de Francfort, avec ce M. Freitag, quelles en ont été les causes? Il serait long de le dire; mais les seuls noms qui se présentent ici sont ceux d'un jeune débauché, d'un audacieux conspirateur et d'un roi philosophe.

Qu'ont donc fait à Voltaire cette religion et ce clergé, qu'il poursuit d'une haine si implacable? En vérité, je l'ignore : son histoire ne parle que de la modération, de la complaisance, de l'amitié même avec laquelle il fut toujours traité par les plus hauts et les plus puissants dignitaires de l'Église; lui-même ne cesse de s'en féliciter. Le cardinal de Fleury, premier ministre, l'accueille avec sa bonté naturelle, le protége, le conseille et se plaît à lui raconter de vieilles anecdotes, dont l'auteur du *Siècle de Louis XIV* fera son profit. Il est admis dans les intimités littéraires du cardinal de Polignac, qu'il choisit lui-même pour son compagnon de voyage au *Temple du Goût*. Le cardinal de Bernis lui adresse des compliments poétiques. Le pape, lui-même, agrée l'hommage de son Mahomet, et ne répond que par des louanges à cette politesse un peu perfide. Antérieurement à ses démêlés avec le curé de Ferney et l'évêque d'Annecy, survenus dans les dernières années de sa vie, et provoqués de sa part par la plus lâche profanation dont jamais homme se soit rendu coupable, je ne trouve

rien, dans toute son histoire, qui puisse nous expliquer, d'une manière sérieuse, cette fièvre d'irréligion dont il ne cessa d'être agité, et que les années ne servirent qu'à rendre plus ardente.

Il est encore un autre contraste surprenant dans la vie de Voltaire, et qui mérite d'être remarqué ici. Jeune encore, après deux violations arbitraires de la liberté de sa personne, banni de son pays par un déplorable excès d'autorité, que pensez-vous qu'il va faire en Angleterre, et quels sont les sentiments qu'il y porte? A voir cette âme fière et vindicative, blessée dans ce que le cœur humain a de plus chatouilleux, l'honneur et la liberté, ne semble-t-il pas que c'est la haine des régimes absolus qui doit l'accompagner partout, et que cette Angleterre, qu'un heureux exil livre à son observation et à ses études, va l'intéresser surtout par ses grands travaux d'organisation politique et sociale, et par le spectacle, unique alors dans l'Europe, d'un peuple prospère sous un gouvernement libre et modéré? Et pourtant il n'en est rien. Voltaire ne voit proprement à Londres que deux choses : la philosophie et la littérature, la philosophie surtout. C'était le temps des Toland, des Tindal, des Collins, des Bolingbroke. Leur philosophie, d'un dogmatisme impie, d'une métaphysique insidieuse, d'une érudition perfide, devient pour Voltaire un arsenal où il trouve des armes toutes prêtes pour la guerre qu'il prépare.

Rien donc, dans les événements divers qui ont marqué la première moitié de sa vie, ne peut rendre raison de cette colère obstinée avec laquelle il poursuivit sans relâche la religion et le sacerdoce. En dehors des faits particuliers, que reste-t-il pour expliquer Voltaire? Deux choses seulement : son siècle et sa nature. Que fut son siècle par rapport à Voltaire? Que fut Voltaire par rapport à son siècle? Tout est renfermé dans ces deux questions. Essayons de les résoudre.

La fin du règne de Louis XIV est une des époques où la licence des mœurs s'est montrée avec le plus de liberté. C'était devenu le bel air, presque le bon ton. La philosophie nouvelle du sensualisme qui se répandait, donnait à cette licence la sanction morale d'une théorie; tandis que l'esprit d'opposition en faisait comme une marque de noblesse d'âme et de courage, en présence de la piété tardive sans doute, mais sincère et honorable, dans laquelle s'éteignait la vieillesse de Louis XIV et de sa cour. Le mal était grand dans le sein de la noblesse; et il devenait sans remède, en gagnant le clergé lui-même, duquel les peuples, quelque dépravés qu'ils soient, attendent toujours les bonnes leçons et les bons exemples. Ainsi s'inaugurait, joyeux et triomphant, dans la liberté de l'esprit et le libertinage du cœur, ce dix-huitième siècle, à jamais mémorable, dont les dernières années devaient s'abîmer dans le sang et les ruines.

Voltaire naissait alors. Il était fait pour ce siècle, et ce siècle était fait pour lui. Dès le bas âge, son âme s'épanouit avec orgueil au vent d'impiété et de débauche qui souffle sur le monde : elle l'aspire, pour ainsi dire, s'y dilate et s'en enivre. L'incrédulité semble née avec lui ; on la voit transpirer au dehors dans toute sa personne, suinter, pour ainsi dire, par tout son être ; elle pétille dans son œil cave et ardent, sourit avec astuce entre ses lèvres fines, s'échappe avec audace de son front découvert et de ses larges tempes. Le travail de l'éducation, si puissant sur la masse des hommes, ne fait qu'irriter l'indocilité naturelle de son esprit, et la développer par la résistance même qu'il oppose. Sur les bancs de l'école, Voltaire fait avec ses maîtres l'apprentissage de la lutte, et s'essaie déjà au rôle qu'il jouera bientôt dans le grand air du monde. Sa jeune audace alarme les trop fidèles prévisions de ses pieux instituteurs. Le philosophe perce sous l'enfant, et le patriarche de Ferney se montre déjà tout entier dans les murs du collége.

J'aurais voulu voir ce jeune Arouet à l'âge de seize ans, s'élançant gaîment du seuil de l'école au milieu du monde, où quelque chose lui dit qu'il est attendu : fier de ses succès classiques et de sa liberté ; le front ceint du laurier poétique qu'il a reçu comme par initiation, des mains même du plus grand poëte de l'époque ; avide d'éclat et de célébrité, la tête pleine de rêves et de poésie, méditant déjà sa

première œuvre; vif, animé, pétulant, calme pourtant et d'un sang-froid précoce; lançant à droite et à gauche sa parole incisive, ses caustiques reparties, ses railleries impitoyables; et, sans qu'on puisse prévoir encore sa prodigieuse destinée, annonçant cependant d'une manière infaillible, par un certain ton particulier de toute sa personne, qu'il sera, un jour, dans un genre ou dans un autre, quelque chose d'extraordinaire. Viennent maintenant les plaisirs et les arts, la poésie et les amours, la philosophie et les jeux, l'incrédulité et l'esprit, l'épicuréisme et la science; vienne enfin le dix-huitième siècle tout entier! le jeune Arouet est là, qui l'attend et le cherche.

A toutes les époques, lorsqu'un grand mouvement s'opère dans les idées d'un peuple, les esprits agités et confus sentent le besoin de trouver un homme qui les dirige, qui rassemble toutes les opinions éparses, et leur donne, en les résumant, du corps et de l'unité. Voltaire était cet homme: personne, peut-être, ne fut jamais plus propre à un pareil rôle. Une sensibilité prompte et sûre l'avertissait des variations les plus légères dans l'atmosphère intellectuelle où il vivait. On aurait dit qu'il ne pensait point dans sa propre tête, mais dans celle des autres. Son esprit avait des communications mystérieuses avec tous les esprits qui l'entouraient; et les pénétrant d'une vue claire et nette, il y saisissait ces pensées vagues, indécises et flottan-

tes, qui, tout à coup, à un moment donné, se trouvent dans toutes les têtes, sans qu'on sache d'où elles viennent ni où elles vont, et qui s'ignorent elles-mêmes, jusqu'à ce que la puissance de la parole les fasse sortir de cet état obscur, et leur donne, avec l'énergie des formules, la lumière, le mouvement et la vie. La pensée et la parole ne sont pas plus étroitement unies que ne l'étaient, l'un à l'autre, Voltaire et son siècle. Ce que son siècle pensait, Voltaire le parlait.

Croyez-vous qu'il lui soit jamais arrivé de rentrer en lui-même, et de se consulter sérieusement sur les grands problèmes de la vie? Nullement : Voltaire ne médite pas, il ne pense pas. Que fait-il donc? Il écoute et répète; c'est un écho. Et je m'explique maintenant la faiblesse et l'incohérence de cette philosophie ramassée au hasard, et prise, pour ainsi dire, à tous les vents. Ce ne sera jamais que dans la profondeur des méditations solitaires, que mûriront les grandes et puissantes théories. Il n'y a dans la multitude que des instincts et des passions; toute sa philosophie se borne à nier et à détruire. Quand on veut se l'attacher et la mener, il faut parler comme elle; pour être un grand philosophe, il faut s'en séparer et la dominer.

A la philosophie impie et légère que lui avait prêtée son siècle, Voltaire ajouta de son propre fond, la violence et la haine qui lui étaient naturelles. Il semble que les incrédules devraient se con-

tenter de ne point croire eux-mêmes, sans chercher à détruire la foi dans les autres. Leur prosélytisme m'étonne, je l'avoue. Qu'un chrétien profondément convaincu de la vérité de sa religion, s'efforce de la répandre et d'y attirer les autres hommes; je le comprends : l'amour de l'humanité l'y sollicite. Qu'importe qu'il se trompe ou non; il suffit qu'il soit convaincu. Mais les incrédules, que peuvent-ils prétendre? Espèrent-ils de bonne foi rendre les hommes meilleurs et plus heureux, en les instruisant à douter de tout? Qu'ils rentrent en eux-mêmes, et qu'ils s'éprouvent avec sincérité. Est-ce l'amour de l'humanité qui les inspire? Ne sont-ils pas obligés de convenir que les croyances combattues par eux avec tant d'ardeur, lors même qu'elles seraient fausses, restent encore pleines de charmes et de consolation, et tout au moins fort innocentes? Mais si ce n'est pas l'amour des hommes, qu'est-ce donc qui les pousse? Oserai-je le dire? Il y a une haine instinctive du vice contre la vertu, de l'incrédulité contre la foi. Je ne parle ici que de l'incrédulité à la façon du dix-huitième siècle et de ce qu'on appelle aujourd'hui l'école de Voltaire. Il y a, en effet, une grande et une petite incrédulité. La grande incrédulité, libérale et franche, comprend la foi, la respecte et l'honore, la cherche même et la désire, sans pouvoir l'obtenir de sa raison ou de son cœur : elle naît dans les embarras d'une conscience grave et sincère, que

l'œil de Dieu n'abandonne jamais jusqu'au bout. La petite incrédulité est exclusive, despotique et passionnée : elle n'entend qu'à ses idées, tout le reste la révolte, la seule pensée de la religion lui donne le transport : ce n'est d'abord que du dédain et de la pitié; mais pour peu qu'on lui résiste, son langage s'exaspère et tourne droit à la menace.

Cette haine naturelle de la petite incrédulité contre la foi, trouva, il faut le dire, dans Voltaire un sujet merveilleusement préparé. Chaque homme a un sentiment ou une passion qui le domine, qui fait le fond, et, pour ainsi dire, l'unité de son être. Quand on a lu les œuvres de Voltaire et qu'on a analysé, avec quelque attention, les détails de sa vie, si l'on se demande, sans prévention, quelle est la passion qui triomphait en lui de toutes les autres, et qui marqua le mieux sa personnalité, on est forcé de l'avouer, c'est la haine : haine pour tout ce qui gênait la licence effrénée de son esprit ou de son cœur; haine pour tous ceux qui osaient le contredire dans ses opinions, ou le contrarier dans ses démarches. La haine de l'homme et la haine de l'incrédule s'étant ainsi rencontrées, ont composé, en s'alliant, cette haine substantielle qui vécut quatre-vingt-quatre ans sous le nom de Voltaire, et dont le monde fut et reste encore étonné.

Il y a trois grandes périodes dans la vie de Voltaire : la première va depuis sa sortie du collége jusqu'à son voyage en Angleterre, à l'âge de 32 ans;

ce sont ses préludes. La seconde comprend les années de l'âge mûr, jusqu'à son établissement à Ferney, à l'âge de 58 ans; la troisième, enfin, se compose des vingt dernières années de sa vie passées dans cette retraite, d'où il ne sortit que pour venir s'ensevelir tout vivant au milieu des triomphes et des fêtes de la capitale. Chacune de ces époques est remarquable par le caractère nouveau que prend successivement la haine de Voltaire contre la religion. Dans la première, il se borne à attaquer la superstition et le fanatisme; si quelqu'un lui représente la religion comme la cause des forfaits et des guerres qui ont fait verser tant de sang humain : « Dites la superstition, s'écrie-t-il; c'est un serpent qui entoure la religion de ses replis. Il faut lui écraser la tête sans blesser celle qu'il infecte et qu'il dévore. » La Henriade est l'expression de cette période.

Le voyage en Angleterre, qui ouvre la seconde, a été, si je ne me trompe, l'événement le plus important de toute la vie de Voltaire, celui qui a eu l'influence la plus décisive sur la direction de ses pensées. Jusque-là, disciple insouciant des épicuriens du Temple, il n'avait fait que de l'impiété par saillies et de l'irréligion par bons mots. A l'école des philosophes anglais, il mûrit et raisonne son incrédulité. Sans son voyage en Angleterre, Voltaire n'eût été peut-être toute sa vie qu'un pamphlétaire d'impiété : il en revint philosophe, autant du moins qu'il lui était nécessaire et possible de l'être. Cette

seconde période s'inaugura par la publication des *Lettres philosophiques* et fut close par l'*Essai sur les Mœurs*. Voltaire ne se borne plus à combattre le fanatisme et la superstition, il s'en prend au fond même du Christianisme et au sacerdoce tout entier. Mais il ne le fait pas encore à front découvert; son audace s'enveloppe de rnses et de mensonges. Le ton général du philosophe de cette époque est celui d'une hypocrisie perfide, qui cache l'outrage sous la formule du respect, feint le doute pour mieux affirmer, et dissimule le dédain sous les apparences d'une foi humble et modeste.

Cette espèce de langue à double entente étonne d'abord le lecteur; mais le mystère s'explique de lui-même, quand on suit attentivement les démarches de Voltaire et qu'on pénètre ses intentions. Il est évident, en effet, qu'il fut longtemps possédé de l'ambition de jouer un autre rôle que celui de philosophe et d'écrivain. Le pouvoir et les honneurs avaient pour lui de vives séductions. Son extrême facilité à concevoir, la promptitude et la fermeté de son jugement dans les choses positives, la décision énergique de son caractère, une certaine finesse qui allait jusqu'à l'astuce, le sens pratique dont il était doué, son éloignement, enfin, de toute idée systématique, et son goût naturel pour la représentation et l'éclat, toutes ces qualités réunies me portent assez à croire qu'il eût été plus propre peut-être qu'on ne pense au maniement des affaires, et que le goût

qu'il y avait pouvait bien venir d'une vocation réelle et non d'une simple fantaisie.

Si Louis XV avait pu vaincre la répugnance naturelle qu'il parut toujours avoir pour Voltaire, je fais peu de doute qu'il ne fût parvenu à enchaîner, à contenir du moins cet esprit fier et revêche, mais vaniteux à l'excès, qui courait de lui-même au devant des moindres prévenances. Un pouvoir habile et prévoyant n'y aurait pas manqué. Mais qu'arriva-t-il? Forcé de quitter la Prusse, pour échapper aux tracasseries despotiques d'une royale amitié, banni de Paris et presque de la France, arrivé enfin à l'âge où les ambitions trompées désespèrent, quel parti va prendre Voltaire ? celui que lui conseillent une colère longtemps contenue, des espérances tristement évanouies, et la seule consolation qui puisse lui rester encore, de faire expier cruellement les longues contraintes qu'il s'est imposées.

Voici le château seigneurial de Ferney! ou plutôt, voici la forteresse où va se retrancher, au cœur même de l'Europe, cette puissance humiliée, mais superbe, qui désormais ne connaîtra plus ni peur ni honte. Elle déploie en plein air, sur le sommet de ses tours, l'étendard de la révolte qne le vent secoue avec effroi sur la tête des peuples émus. Cette haine que nous avons vue d'abord légère et distraite au milieu des plaisirs, plus forte bientôt, mais contenue pourtant par le frein de l'ambition,

la voilà maintenant lâchée à toute bride et furibonde. Vingt années encore lui seront données pour s'assouvir. Elle vivra jusqu'à la veille même du jour où l'édifice tout entier, longtemps battu du souffle de sa colère, va crouler enfin avec fracas. Mais elle ne verra point l'accomplissement de son œuvre, et la joie de ce spectacle lui sera refusée.

J'ai accusé d'abord la philosophie de Voltaire de s'être inspirée uniquement dans son siècle, plutôt que dans ses propres méditations, et de manquer ainsi de personnalité. Je lui reproche maintenant, mais dans un autre sens, d'être une philosophie toute personnelle, c'est-à-dire tout inspirée des passions de l'homme, de ses ressentiments et de ses préjugés. La vraie philosophie se tient calme et sereine dans les hauteurs solitaires de l'intelligence, dominant tout à la fois les mouvements du dehors et les mouvements du dedans. Aussi me semble-t-il remarquer que ce mot perd toujours, quand il s'agit de Voltaire, la grandeur de son sens, et qu'il se prend alors dans une acception particulière, inconnue jusqu'ici, où la science n'est plus pour rien, où l'incrédulité est tout. Voyez, en effet : Voltaire a un parti, mais point d'école; il a des adeptes et point de disciples. Une école suppose des principes et une doctrine; il ne faut, pour un parti, qu'un but, quel qu'il soit, avec des passions. Détruire la religion de fond en comble, tel a été, je le répète,

le but unique de Voltaire : toute sa philosophie a été au service de cette idée; et toute sa littérature, il faut le regretter, a été au service de sa philosophie, dont elle a subi toutes les exigences.

Le nom de Voltaire ne périra jamais; immortel, je le veux, comme le génie, immortel surtout comme la haine et les passions. Voltaire n'est plus un homme, c'est une puissance; c'est désormais le ralliement éternel des conspirations impies. A toutes les époques de trouble, dès que les dissensions religieuses se rallumeront à la voix des partis, le fantôme de Voltaire reparaîtra comme une épouvante, et reprendra ses prestiges. Si vous rencontrez un peuple qui se prenne d'enthousiasme à la lecture de ses œuvres et s'y acharne, vous pouvez prédire avec certitude que ce peuple marche à une révolution qui est prochaine. Mais après la lutte, lorsque les esprits, calmés ou désabusés, seront revenus à l'étude sérieuse de la science et des arts, on verra aussitôt la gloire de Voltaire baisser et s'amoindrir. Il y a ici de graves enseignements, aussi bien pour la politique que pour la littérature.

Entrons encore plus avant dans l'étude intérieure de l'homme; pénétrons dans les profondeurs de la conscience, où se cachent les origines de l'art et de la pensée; sondons l'âme et le cœur, les sentiments et les passions : là est tout l'homme, tout le philosophe, tout l'écrivain. Voltaire avait-il

ce que nous appelons les sentiments nobles et délicats, les passions grandes et généreuses? Que d'accusations graves l'histoire élève ici contre lui! Que de mensonges et d'hypocrisies avérés! que de désaveux et de parjures! que de vengeances! que de bassesses! que d'égoïsme! Et dans ces épanchements familiers avec un grand capitaine dont le génie nous fut une fois fatal, quels outrages à la patrie, quelles honteuses flatteries aux dépens de l'honneur national humilié! Je puis tout pardonner à Voltaire; mais l'homme qui a pu méconnaître son pays, insulter au malheur de ses armes, et lui jeter en riant la honte et le mépris; jamais, non jamais cet homme ne trouvera dans mon cœur grâce ni sympathie.

Et malgré tout, j'aime encore à le dire, sa vie offre des traits honorables d'humanité, de désintéressement, de dévouement même. Je prends les faits tels qu'ils se présentent, sans vouloir rechercher quels en en ont été les motifs secrets. Sous ces nobles sympathies pour l'innocence, il serait trop à craindre de rencontrer les passions étroites du philosophe, et de ne trouver dans son humanité même que sa haine. Son organisation vive et mobile s'impressionnait aisément, je le sais, en présence d'une injustice à venger, d'une violence à flétrir; mais quand je considère l'homme en entier dans l'ensemble de ses habitudes et de sa vie, je crois voir que ce sont là seulement des émotions passagères,

des surprises, des élans, des soubresauts, pour ainsi dire, de vertu et d'ardeur. Abandonné à lui-même et rendu à sa nature, Voltaire, si je l'ai bien jugé, a quelque chose, dans le fond de son être, de moins honnête et de moins digne qu'on ne voudrait pour son honneur, pour celui des lettres et de la pensée.

Il y a dans son caractère certaines étrangetés qui étonnent; c'est une sorte de contre-sens humain. Les sentiments qui sont dans la plupart des hommes faibles et peu développés, avaient chez lui le plus d'énergie; et les passions, au contraire, que nous éprouvons tous à peu près au même degré, Voltaire sembla les ignorer. Il fut impuissant à aimer; heureux s'il n'avait point connu de plus tristes faiblesses! L'amour, même quand il s'égare hors du devoir, a des délicatesses qui l'empêchent de tomber et de s'avilir; dans les plus grands délires, son langage est toujours retenu par des pudeurs secrètes. Comme Rabelais et l'Arétin, Voltaire fut licencieux et grossier, parce qu'il n'aima jamais. Il écrivait à l'âge de vingt-deux ans : « Il me semble que je ne « suis point du tout fait pour les passions; je trouve « qu'il y a en moi du ridicule à aimer. »

Toutes ses actions, toutes ses démarches étaient calculées, et couvraient presque toujours quelque intention cachée. Il commençait par flatter tout le monde, et ne continuait qu'à charge de retour. Son amitié n'était pas sans danger : pour obtenir les

faveurs du pouvoir et le fauteuil académique, il accepta, il faut dire le mot, la mission d'un espion auprès de Frédéric; lui son ami et son confident intime, oubliant ainsi qu'il faut toujours, même en servant son pays, se respecter soi-même.

Voltaire aimait le luxe, la brillante compagnie, l'ostentation et le faste, ses aises et ses plaisirs; mais c'était en épicurien raffiné, délicat et prudent, subordonnant toutes les autres jouissances à celle de vivre et de se bien porter, et ne se permettant jamais d'excès capables de déranger son tempérament ou sa fortune. Il s'en est fait, quelque part, compliment à lui-même, et c'est le témoignage d'une conscience sans reproches qui lui a inspiré ce vers d'un sensualisme exquis :

Mes sages voluptés n'ont point de repentir.

Il a écrit, en parlant de Dumarsais: « La vraie « philosophie tient à tout, excepté à la fortune.» Sa philosophie à lui ne négligeait rien. « Je ne fais pas « d'aussi beaux vers que Pope, disait-il, mais ma « maison est plus belle que la sienne et on y fait « meilleure chère; je vous réponds que les jardins « d'Épicure ne valaient pas les miens. »

Tel vécut Voltaire, tel il écrivit. Nous retrouvons dans sa littérature le même ordre de phénomènes que dans sa vie: de l'inspiration par moments, de l'énergie par secousses, de la grandeur par accidents; mais toujours, dans le ton général

de toutes ses œuvres, une certaine langueur qui laisse le lecteur dans un état d'esprit inquiet, approchant continuellement de l'enthousiasme et n'y atteignant pas. Il n'a rien de cette mollesse heureuse qui attendrit dans Virgile, Fénelon, Racine; rien non plus de cette mâle vigueur qui transporte et enflamme dans Homère, Corneille, Bossuet. Il lui manque presque toujours un degré d'élévation et de chaleur.

Lorsque le scepticisme prend sa source dans une sombre mélancolie ou dans un désespoir sérieux de la vie, il a alors quelque chose d'élevé et de généreux qui commande une tendre pitié, sans interdire l'admiration et le respect. Lucrèce et lord Byron ont été grands et sublimes, parce que leur doute était d'une désolation sincère. Mais rien de semblable dans Voltaire. C'est le scepticisme joyeux d'un grand seigneur riche et corrompu, sans remords ni tristesse, se faisant la vie douce et bonne, et doutant volontiers de tout, pourvu que rien ne manque à ses plaisirs. De ce scepticisme plat et vulgaire pouvait-il sortir autre chose qu'une philosophie petite et violente : petite, parce qu'elle était sans conviction et sans principe; violente, parce qu'elle était petite.

Oui, je croirai toujours que cet épicuréisme sceptique, en limitant les joies et les espérances du cœur de l'homme, limite aussi les nobles ambitions de sa pensée. Si tout se borne à cette vie, que nous

importent des louanges que notre oreille n'entendra pas? et que peut nous faire ce petit bruit flatteur qu'on appelle la gloire, murmuré par une postérité inconnue, autour d'un cercueil vide et d'une ombre vaine? Il est bon et il est heureux de pouvoir montrer que la généreuse croyance de l'immortalité de notre âme, qui sert de base à la morale, est aussi la plus puissante inspiration des arts, et que le génie comme la vertu se nourrissent et se fécondent à cette source commune.

Nous avons recherché jusqu'ici sous l'influence de quelles idées et de quelles passions Voltaire pensait et écrivait. La manière même dont il procédait dans son travail appelle l'attention de la critique. C'est à la fois une des particularités de son art les plus curieuses à observer, et un des côtés les plus caractéristiques de sa nature.

Lorsque nous entendons parler d'un homme qui a voué sa pensée au culte de la philosophie et des lettres, l'imagination aime à se le représenter tranquille et calme, demandant à la solitude ces doux rêves de l'intelligence, qui se dissipent et s'enfuient dans le grand bruit du monde. Ce n'est point là Voltaire. Il y a dans toute sa vie, un trouble, une agitation, une inquiétude tourmentée qui ne connaît aucun repos. C'est un mouvement continuel : mille affaires, mille relations, mille entreprises. Ses œuvres sont des actions et des luttes ; il semble né pour agir plutôt encore que pour écrire.

C'est un but qu'il poursuit et non pas une idée. Il est toujours en alerte, toujours au guet. On dirait un général qui trace ses plans et donne ses ordres, ou un homme d'État répondant à tout avec la rapidité qu'exige la multiplicité des affaires. Il entreprend vingt travaux à la fois : si le temps le presse, il fait une tragédie en quelques jours ; si l'on pique son amour-propre, il donne un acte en quelques heures. Il court sur chaque ouvrage, impatient d'en commencer un autre, sauf à les corriger tous toute sa vie.

Non, ce n'est pas ainsi que travaillent les grands maîtres et que se font les grandes œuvres. Les artistes supérieurs se distinguent par deux choses : l'amour pur et désintéressé de l'art, et la patience laborieuse qui naît de cet amour. Les arts sont jaloux; ils veulent être cultivés pour eux-mêmes. Les nobles et pures jouissances dont Dieu les a faits dépositaires, ne souffrent aucun mélange. Celui qui leur demande autre chose méconnait leur grandeur et abaisse leur dignité. Mais la jalousie des arts est exigeante ; elle impose de longues attentes, et ses dernières faveurs ne sont jamais le prix que d'une sage et prévoyante patience. La patience, dans les travaux de l'esprit, c'est le pressentiment heureux, c'est le vague et lointain soupçon d'une vérité, d'une beauté qu'on sent exister, et qui attire. Cette espèce de divination mystérieuse précède toujours les joyeuses dé-

couvertes de l'idée. Entre un homme de génie et un homme médiocre, ce n'est pas la première pensée qui fait la différence, c'est la seconde. L'homme médiocre s'en tient à la première, ne soupçonnant rien au-delà ; l'homme de génie passe outre, sentant qu'il y a mieux. Un secret mécontentement, un scrupule intérieur l'avertit de chercher encore, de chercher toujours, jusqu'à ce qu'il ait saisi cet idéal qu'il entrevoit et qui semble les fuir. Jamais peut-être il ne fut plus nécessaire qu'aujourd'hui, de rappeler que les grandes œuvres sont toujours le fruit tardif d'un travail patient et calme, et que le génie ne consiste pas à laisser courir à tout hasard son imagination.

C'est par cet heureux instinct, par cette curiosité persévérante et jamais satisfaite que l'intelligence grandit et s'élève, regardant toujours plus haut et voulant y atteindre. Les sommités du génie sont escarpées et difficiles à gravir : ceux que la nature y appelle n'y arrivent que lentement et par degrés, laissant derrière eux la trace sensible de leurs continuels progrès. S'il faut mettre Voltaire de ce nombre, il aura trompé la nature ; car la critique la plus attentive ne voit presque aucune différence dans ses œuvres, aux diverses périodes de sa longue vie.

Voltaire avait à vingt ans tout son art, toute sa philosophie, tous ses vices et toutes ses vertus. Il a écrit, il a pensé, il a agi toute sa vie, jusque dans la

plus extrême vieillesse, comme il écrivait, comme il pensait, comme il agissait dès sa jeunesse la plus tendre, avant même de secouer la poussière des écoles. Rien ne s'est développé en lui; il a été, du premier coup, tout ce qu'il devait être, et s'est conservé tel quel jusqu'au bout. Le temps et les divers âges de la vie qui transforment les autres hommes, ont paru le respecter : ni la jeunesse ne l'a vu plus généreux et plus ardent, ni l'âge mûr plus réservé et plus sage, ni la vieillesse plus grave et plus digne. Il paraît tout tenir de la nature, rien de lui-même. Ce travail mystérieux de la liberté humaine, par lequel chacun se modifie et se refait, en quelque sorte, selon sa raison ou selon ses caprices, lui est étranger. Il ne semble pas qu'il lui soit jamais venu à l'esprit de rien changer ni à son style, ni à ses opinions, ni à sa vie. Quel homme, ayant vécu, n'a senti ces incertitudes et ces retours soudains de notre âme qui maintenant veut le bien et maintenant le mal, qui se passionne et se dégoûte, qui s'exalte et se calme, qui s'élève et qui s'affaisse, qui s'élance tout à coup triomphante du sein des voluptés avec l'aiguillon du remords, et retombe ensuite plus abattue que jamais? Ces luttes pénibles et honorables, où tant de générosité combat contre tant de faiblesse, Voltaire les a ignorées. Vous ne surprendrez nulle part, dans cette âme, ni un repentir, ni un regret, ni un désir meilleur; il ne pense jamais à faire ni mieux, ni autrement qu'il ne

fait, il ne veut être meilleur ni pire, il se trouve bien tel qu'il est, le monde lui applaudit; qu'importe le reste ?

Que conclure, enfin, de tout ce que nous avons dit? et quel rang assignons-nous donc à Voltaire dans l'ordre des intelligences? C'est ici qu'arrive la question suprême; osons la poser dans toute sa netteté et sa simplicité : Voltaire fut-il vraiment un homme de génie ?

Les esprits qui se séparent de la foule, se divisent en deux classes : celle des esprits distingués, embrassant avec facilité une certaine étendue, et jugeant dans les détails d'une manière exacte, fine et brillante; et celle des esprits supérieurs, qui saisissent avec puissance les grands ensembles, pénètrent les premiers principes d'une vue claire et ferme, s'élèvent sans efforts jusqu'aux plus hautes régions de la pensée, et s'y maintiennent sans secousse. Pour ceux qui ne placent point le génie dans la facilité et l'universalité du talent, Voltaire est un degré au-dessus des esprits distingués, un degré au-dessous des esprits supérieurs.

Le mot de génie répond à ce qu'il y a de plus élevé et de plus parfait dans l'intelligence; c'est la dernière expression de l'admiration humaine; il faut ne s'en servir et ne l'appliquer qu'avec une extrême réserve et une espèce de respect religieux; il ne convient qu'aux hommes qui marchent hors ligne, servant de guide au genre humain. Donnons

ce titre à Voltaire, s'il en est digne; refusons-le-lui, s'il n'est point à sa hauteur. A-t-il eu le génie de la philosophie? qui oserait le placer à côté de Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz? A-t-il eu le génie de l'histoire? je citerai Thucydide, Tacite, Bossuet. A-t-il eu le génie de l'épopée? qu'on se rappelle Homère, Virgile, le Dante, Milton. A-t-il eu le génie tragique? comparez-le à Sophocle, Corneille, Racine. A-t-il eu même le génie plaisant et burlesque? j'en appelle à l'Arioste.

Quel génie a donc eu Voltaire? car il fallait qu'il en eût un, pour prendre sur son siècle cet immense ascendant, sans exemple dans l'histoire des lettres et de la pensée. Comment cet homme, qui n'avait ni le génie de Platon ou d'Aristote, ni celui de Racine ou de Corneille, ni celui d'Homère ou de Virgile, comment a-t-il acquis une influence qu'aucun autre jamais n'égala? C'est qu'il y a, en effet, deux sortes de génie : le génie propre et particulier de chaque siècle et de chaque peuple, et le génie universel de l'humanité. Ni Homère, ni Platon, ni Corneille, n'ont eu sur leur siècle la puissance qu'a eue Voltaire; mais Voltaire gardera-t-il sur les siècles à venir l'autorité que gardent encore et que garderont éternellement ces grands hommes? Le propre du vrai génie, c'est de dominer l'humanité tout entière, d'être le même chez tous les peuples et dans tous les siècles; chaque âge qui s'écoule augmente l'héritage de sa gloire. Il n'en est pas de même du génie

qui tient à un siècle particulier; après avoir jeté de son vivant un éclat sans égal, il court risque de baisser à mesure que les temps avanceront, et qu'on s'éloignera davantage des circonstances et des idées auxquelles il a dû son immense fortune.

Si Voltaire avait été un esprit vraiment supérieur, il n'eût jamais exercé sur son siècle une influence aussi prompte, aussi étendue et aussi profonde qu'il l'a fait. Les hommes qui gouvernent une société par l'empire de la force et du commandement, n'ont besoin que d'être obéis; ceux qui veulent la dominer par l'empire de l'intelligence, ont besoin d'être compris. En philosophie comme en littérature, tout ce qui s'élève au-delà d'un certain degré, passe par-dessus la tête des masses et ne les atteint pas. Les œuvres vraiment supérieures ne sont ni ne peuvent être populaires. L'Iliade d'Homère, les oraisons funèbres de Bossuet, les tragédies de Racine, les grandes comédies même de Molière ne seront jamais comprises et senties que d'un très-petit nombre d'esprits d'élite. Quiconque vise au grand doit renoncer à travailler pour le commun des hommes.

Il me semble maintenant que tout s'explique, et que les contradictions disparaissent. Cette demi-supériorité des œuvres de Voltaire est tout juste le secret de sa prodigieuse influence. Dans cette hauteur intermédiaire où nous l'avons placé, il domine encore tout ce qui l'entoure, assez pour imposer l'ad-

miration et le respect, pas assez pour être perdu de vue. Et je comprends maintenant pourquoi tant de popularité et de gloire entoura son nom, pourquoi il fut également admiré et des grands et du peuple; pourquoi des rois et des impératrices tinrent à honneur d'être ses courtisans; pourquoi, enfin, l'Europe entière s'agita et s'ébranla pendant un demi-siècle au souffle de sa parole; et je le comprends, tout en lui refusant les dernières prérogatives du génie, ou plutôt je le comprends, parce que je les lui refuse.

Quelque chose ici fait illusion quand on parle du génie de Voltaire. La prodigieuse puissance qu'il a eue sur son siècle ne suffit pas pour le prouver. Il n'est pas nécessaire d'une bien haute portée d'esprit pour émouvoir les passions, assez portées de leur nature au trouble et à l'excès : la difficulté est de les contenir et de les diriger. Une imagination vive et forte, une parole brillante, un caractère ardent, c'est tout ce qu'il faut pour agiter le monde; le génie consiste à le gouverner. Le génie! c'est l'ordre. Le génie! ce fut cet homme qui vint, quand la Providence l'appela, rétablir tout à la fois ce qui avait été détruit tout à la fois, et remettre le monde ébranlé sur son séant.

On a dit que Voltaire était comme le type de l'esprit français. Est-ce un éloge de Voltaire ou une satire du génie national? Je ne sais; mais, éloge ou satire, le mot manque de justesse, il dit trop de bien

ou trop de mal ; c'est de la flatterie pour Voltaire ou de la calomnie contre nous.

Voltaire est éminemment Français par l'intelligence ; il résume, de ce côté, toutes nos qualités et tous nos défauts. Son intelligence, à vrai dire, n'est pas l'intelligence d'un homme ; c'est l'intelligence de tout un peuple, incarnée dans un seul homme, et fonctionnant tout entière dans un seul organe. Si l'on pouvait dégager l'intelligence française, et l'élever par abstraction à sa plus haute puissance, on trouverait Voltaire. C'est cette promptitude extrême de conception, qui comprend dès qu'elle pense, et qui pense en courant ; c'est cette mobilité vive et souple, rasant d'un vol léger la surface des choses, et ne prenant de tout que la fleur ; c'est cette affirmation soudaine, qui répond à tout par oui ou non, incapable de douter de rien, parce qu'elle est toujours décidée avant que le doute ait pu naître ; c'est cette dialectique prompte et ferme, qui s'élance d'où elle se trouve, va droit au but et s'y arrête ; c'est ce coup d'œil exercé, cette vue limpide, ce bon sens pratique qui s'attache plus aux conséquences qu'aux principes, et juge mieux les résultats que les causes ; c'est cette aptitude naturelle à toutes les pratiques de la pensée, à toutes les industries de la parole ; c'est enfin, et c'est surtout cette facilité merveilleuse qui nous est propre, et que nul autre peuple n'a possédée comme nous, de mêler ensemble tous les extrêmes, d'être à la fois, sans nul effort, graves et lé-

gers, sérieux et plaisants, pathétiques et burlesques; habiles à nous servir des armes de la raison, plus habiles encore à nous en passer; ayant fait du ridicule et du sarcasme la première puissance humaine, et réduit la logique à trembler devant les subtilités de l'esprit. Définir l'intelligence française, c'est définir Voltaire; de ce côté, le parallélisme est complet, mais il s'arrête là.

Si notre nation est grande par l'intelligence, elle est sublime par le sentiment et par le caractère. Dieu a mis sur nos fronts, comme deux signes distinctifs de notre noble race, l'amour et le courage : l'amour, père du dévouement; le courage, père de l'honneur et de la franchise. Regardez bien sur la face de Voltaire, et dites-moi si vous y voyez ces deux illustres marques. Ce me serait une peine de redire une fois encore toutes les misères morales de cet homme, son égoïsme, ses perfidies, ses bassesses de tout genre que désavoue la généreuse loyauté de notre caractère. Quelle est donc cette mutilation monstrueuse du génie national, réduit à n'exister que d'une partie de lui-même, pensant par sa tête, et ne sentant point par son cœur? Tout Voltaire est dans ce schisme : séparée du sentiment qui la guide et du caractère qui l'élève, l'intelligence française ne pouvait faire plus, ne pouvait faire moins, ne pouvait faire autrement que ce qu'a fait Voltaire. Nul peuple, peut-être, quoiqu'il en paraisse à la surface, n'est plus profondément religieux que le peuple français;

nul du moins n'a autant combattu et plus victorieusement résisté pour sa foi. Et je ne sais pas aussi s'il y eût jamais un homme chez qui l'impiété ait paru plus fortement marquée, plus naturelle, en quelque sorte, que chez Voltaire. Il ne faut pas s'étonner de cette contradiction : notre intelligence n'a point, par elle-même, l'étendue et la gravité nécessaires pour s'élever aux grandes contemplations religieuses; elle est trop légère, trop distraite, trop absorbée dans les choses sensibles. Mais ce qui nous manque par l'intelligence, le cœur le rachète. Cet ardent amour du droit et de la justice qui nous distingue, ce vif enthousiasme pour tout ce qui est beau et grand, ces généreux instincts de liberté, d'égalité et de fraternité universelle dont nous sommes animés; toutes ces nobles et saintes choses vivantes en nous, n'ont besoin que de rencontrer l'idée de Dieu pour se transformer en elle et devenir de la religion. Je l'ai déjà dit : c'est par le cœur que nous sommes sublimes, et c'est par le cœur aussi que nous sommes chrétiens.

L'Europe s'est trop accoutumée à juger la France par le dix-huitième siècle. Ceux qui croient la France impie, licencieuse et légère par les écrits de Voltaire, devraient la croire aussi religieuse et grave par les écrivains du siècle de Louis XIV; factieuse et folle, par les mémoires de la Fronde. Il y a, sans nul doute, dans chaque nation, certaines formes générales d'esprit et de caractère qui jamais ne chan-

gent; mais sur ce type originel qu'on reconnaît toujours, chaque âge qui s'écoule marque son empreinte particulière, son effigie, pour ainsi dire. Il faut se garder de confondre ces variétés de surface, qu'amène et que remporte le flot des temps, avec ce fond solide et inaltérable qui résiste à tout. S'il est un siècle qui puisse se vanter d'avoir représenté le génie français dans la pleine harmonie de toutes ses facultés, ce siècle nous l'avons déjà nommé, et c'est à ce titre, je pense, qu'il a reçu de la postérité le surnom de Grand.

Quelque jugement qu'on porte sur Voltaire, et de quelque manière qu'on apprécie son rôle et son action dans le siècle où il a vécu, ce qui importe surtout, c'est de savoir ce qu'il doit être désormais parmi nous, et quelle part d'influence doit lui être faite dans nos destinées futures. Ceux qui se disent encore ses disciples, et qui cherchent à réveiller son esprit de haine au milieu de la génération nouvelle, font, il me semble, une étrange confusion des hommes et des temps : soldats perdus loin du champ de bataille, ils continuent de se battre encore, lorsque la paix est déjà faite. Que voulait le dix-huitième siècle? et que voulons-nous aujourd'hui? Le dix-huitième siècle n'a voulu et n'a pu que détruire; il a été un siècle de guerre et de représailles. Venus après lui, nous sommes un siècle d'expérience et de calme appelé à organiser et à reconstruire. La révolution désormais n'est plus en

arrière, elle est en avant : elle sort de ses ruines, et veut commencer enfin son nouvel édifice. La voilà à l'œuvre, calme et recueillie, creusant ses fondements en silence, sons l'œil de Dieu qui la guide. Laissez-la faire; son œuvre sera belle, elle sera solide. L'humanité s'achemine vers la paix : ses éléments, longtemps divisés, cherchent à se rejoindre. La religion, la politique et la science vont refleurir sur la tige de la liberté, et donner au monde, dans les embrassements d'une fraternelle indépendance, des joies et des grandeurs qu'il n'a jamais connues.

Pour cette grande œuvre de régénération sociale qui doit être l'œuvre de notre siècle, quels secours pouvons-nous attendre de Voltaire? Le marteau qui a démoli ne sert plus pour reconstruire. Hommes inconséquents, qui invoquez la religion et la morale pour calmer et régler la société ébranlée, je m'étonne, si vous êtes sincères, de vous voir relever, avec tant d'imprudence, l'étendard de la licence et de l'impiété. Prenez garde de le secouer trop fort; car la tempête qui dort dans ses plis, si elle venait à s'échapper, vous emporterait de nouveau, vous et vos œuvres, et il vous faudrait apprendre, peut-être, des malheurs encore ignorés.

Lorsque les Romains entraient en guerre, ils ouvraient les portes du temple de Janus, et ils les fermaient à la paix : fermez les livres de Voltaire, si vous voulez la paix; ils ne se rouvriront jamais que pour annoncer la guerre.

Ici se termine ma longue tâche. Dans un sujet si plein de dangers, où la critique rencontre tant de dissentiments et de rivalités, on me pardonnera si j'ai pu blesser des opinions dont je me sépare et que je respecte. Je n'ai voulu que deux choses : étudier profondément et parler sincèrement. Les erreurs dans lesquelles je serais tombé doivent être imputées à la faiblesse de mon esprit; ma volonté y est étrangère. Partout où le mal m'est apparu, dans l'homme comme dans le philosophe et dans l'écrivain, je n'ai pas craint de le dire et de le blâmer; mais il m'a été plus doux encore de louer, et il ne m'a rien coûté d'être juste. Si quelque parole trop amère était échappée à l'ardeur de mes convictions, je la déplore et la désavoue. J'aimerais à croire cependant que j'ai été toujours fidèle au respect dû aux grands noms, de quelque manière qu'on les juge, et aux grandes questions, quelque solution qu'on leur donne; à ce respect qui est une partie de la vérité, et dont l'auguste assemblée qui doit m'entendre, me faisait une loi, ma raison un devoir, et mon cœur un besoin.



FIN.







